Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



La Prise De Washington

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE PREMIER

La voiture ne s'était pas tout à fait arrêtée lorsque la jeune femme en descendit et se jeta involontairement dans les bras de Horse Lucchese et de Tommy le Sandman Roberts, des tueurs à gages. Sans un mot les deux assassins entraînèrent la jeune femme hébétée dans l'ombre à l'angle de l'immeuble résidentiel.

Bolan abandonna son véhicule et les suivit en silence, profitant du camouflage naturel de la nuit.

Il y avait eu une couille, et l'Exécuteur se demandait pourquoi.

Depuis une semaine il suivait Claudia Vitale dix-huit heures par jour; il avait observé à loisir son manège de courrier au service de la Mafia à Washington.

Normalement Bolan ne consacrait pas tant de temps à un courrier; il l'abattait ou l'oubliait. Mais il y avait une différence, car la belle Mrs. Vitale vaquait à d'autres occupations aussi. A huit heures, tous les jours, elle redevenait la sérieuse assistante-chef d'un vénérable patriarche de Capitol Hill, le congressiste Harmon Keel.

Du coup, elle revêtait pour Bolan une certaine importance.

Sans doute ne s'encombrait-elle pas de lourds sacs pleins d'une paye illicite, mais elle s'arrangeait pour glisser ici et là des enveloppes anodines au cours de réunions politiques ou de soirées mondaines.

Bolan s'était davantage intéressé aux destinataires de ces enveloppes.

Pourtant il ne fallait pas voir en Claudia Vitale un objet indigne d'intérêt.

Elle passait difficilement inaperçue avec ses hanches galbées, ses jambes interminables, sa taille de guêpe, sa gorge attrayante et ses épaules soyeuses. Elle avait aussi un long cou gracieux et un visage d'une beauté plutôt classique et romaine.

Au cours de ses pérégrinations nocturnes elle ressemblait plus à une call-girl de luxe qu'à une assistante de congressiste. Aussi Bolan se demanda-t-il si elle n'avait jamais exercé le plus vieux métier du monde.

Facile à repérer, Bolan la reconnaissait à plus de cent mètres; il connaissait tous ses gestes. C'était une femme fascinante qui avait

une allure extraordinaire. Il savait reconnaître les diverses lueurs de son regard ainsi que le moindre changement d'expression de la jeune femme : l'ennui, l'intérêt, la tristesse ou la colère.

Donc, lorsque Bolan la vit entre les mains de Lucchese et de Roberts, il se rendit compte qu'elle était terrorisée. Il y avait de quoi; les deux personnages étaient réputés pour leur cruauté.

Ils avaient poussé la jeune femme vers l'entrée de service derrière l'immeuble. Bolan savait où ils se rendaient. Il revint rapidement sur ses pas, fit sauter la serrure de l'entrée principale en douceur, puis monta au dernier étage. Il sortit de l'ascenseur à temps pour les voir disparaître tous les trois dans l'appartement de Mrs. Vitale.

Bolan remarqua alors l'expression de la victime et en fut touché. Il décida d'aller plus loin dans son enquête… mais pas avant d'avoir fait une reconnaissance du champ de bataille et de ses alentours.

L'Exécuteur rebroussa silencieusement chemin et, au rez-de-chaussée, se dirigea vers la porte de service et sortit sur le perron. Il alluma tranquillement une cigarette tout en examinant la pénombre du parking.

Il aperçut immédiatement le troisième larron.

C'était un gros homme nerveux qui mâchonnait fébrilement un cigare. Il était assis au volant d'une Pontiac dont les lanternes étaient allumées et dont le moteur tournait au ralenti. La voiture était parée pour un départ rapide.

Merde ! Un contrat.

Bolan dégringola les marches et avança sur la Pontiac. Intrigué, l'homme le suivait d'un regard indécis.

Bolan s'immobilisa près de la portière et tapa sur la vitre. Aussitôt celle-ci fut baissée et le murmure d'un stéréo emplit le vide du parking.

L'Exécuteur leva son Beretta et appuya rapidement le silencieux entre les yeux du chauffeur dont le visage se transfigurait. L'arme toussa, et la mort envahit le regard effrayé.

Bolan ouvrit la portière, fit glisser le cadavre sanglant sur le plancher, coupa le contact, éteignit les lanternes, remonta la vitre, puis il referma et verrouilla la portière avant de remonter jusqu'à l'appartement de Claudia Vitale.

La porte n'était pas fermée, Bolan entra rapidement.

Toutes les lampes étaient allumées. Le sac de la jeune femme gisait par terre près de la porte.

C'était un bel appartement mais qui puait le fric et le luxe malgré la simplicité du décor. Le salon spacieux donnait sur une petite terrasse d'où on apercevait le monument de Washington.

Il y avait une chaîne hi-fi et une télé près du bar. Mais personne ne s'y trouvait.

Une porte grande ouverte donnait dans la chambre éclairée. La robe froissée de la jeune femme était roulée en boule derrière la porte et ses sous-vêtements jonchaient la moquette jusqu'à la salle de bains dont la porte était à moitié fermée. On entendait un bain couler.

Bolan savait bien que les deux hommes n'étaient pas venus pour prendre une douche avec Claudia Vitale.

Il lança un coup de pied fracassant dans la porte et, Beretta au poing, se jeta dans la petite pièce.

Horse Lucchese reçut la porte dans le dos et plongea sans grâce dans la baignoire en poussant un cri.

Bolan caressa deux fois la détente; la nuque du tueur se fendit, et l'eau se troubla d'immondices gluantes et rougeâtres.

L'autre personnage s'occupait de Claudia Vitale et il n'avait pas la partie facile. Elle était nue comme un ver et se débattait comme si sa vie en dépendait, ce qui était le cas... Sandman Roberts avait le visage labouré de coups de griffes. Tous deux étaient si préoccupés par leurs efforts respectifs qu'ils ne se rendirent pas compte de la présence de Bolan.

Roberts s'en aperçut d'abord en remarquant au préalable la chose qui flottait dans la baignoire. Il s'immobilisa un instant, repoussa la jeune femme au fond de la salle de bains et se retourna lestement en dégainant son arme.

Mais le Beretta épiait tous ses gestes et toussait sans arrêt. Tommy le Sandman encaissa plusieurs balles dans la tête et la gorge, tournoya comme un pantin puis s'écroula entre les toilettes et le mur, le regard figé par la mort.

Bolan avança pour fermer les robinets.

La jeune femme s'effondra contre le mur, un bras au-dessus de la tête, l'autre plaqué à ses côtés comme s'il lui fallait soutenir la paroi. Les yeux rivés sur les morts, elle gémit :

— Oh, mon Dieu...

— Foutez le camp, gronda Bolan.

— Ils m'ont fait avaler des p-pilules, dit-elle avec difficulté. Des… des somnifères. Ils allaient me n-noyer… faire croire à un ac-accident. Ça prend déjà… effet.

Une jambe céda, et elle manqua s'effondrer complètement.

Bolan saisit une grande serviette de bain, la lui posa sur les épaules puis la fit sortir.

— Combien de pilules ? demanda-t-il.

— Trop, fit-elle d'une voix inaudible.

Elle visait son lit mais Bolan l'entraîna dans la cuisine pour la caler contre l'évier.

— Un doigt au fond de la gorge, grogna-t-il brusquement. Les somnifères n'ont pas encore eu le temps de faire leur effet.

— Vous… vous vous trompez. Je les ressens déjà.

— C'est Tommy le Sandman et Horse Lucchese que vous ressentez. Vous mettez votre doigt, ou je mets le mien ?

Elle tourna la tête et le fixa d'un regard sombre un bref instant.

— Je vous connais ?

La serviette tomba par terre.

Bolan la regarda longuement ; même dans les vapes elle était d'une beauté étourdissante. Il se baissa, reprit la serviette et la lui noua autour de la taille.

— Pas encore. Je suis Mack Bolan.

Le regard de la jeune femme se voila.

— Eh bien, c'est le bouquet, annonça-telle d'une voix épuisée. Merci quand même de m'avoir sauvé la vie. Maintenant sortez, je préfère rester seule.

— Si un doigt ne vous fait pas d'effet, buvez un peu d'eau salée. Mais débarrassez-vous de cette saloperie, il faut vous vider l'estomac. Ensuite faites-vous du café. Baignez-vous le visage avec une serviette mouillée si vous avez sommeil. Et surtout ne vous allongez pas.

— OK, OK.

Bolan retourna dans la salle de bains.

Les murs étaient éclaboussés de sang. Des flaques rouges couvraient le carrelage. Il lança quelques serviettes à main par terre puis il prit une paire de draps dans une armoire, enveloppa les cadavres, faisant ainsi des linceuls de fortune.

Lorsqu'il traversa le salon avec Tommy le Sandman sur l'épaule il entendit Claudia Vitale qui vomissait tripes et boyaux.

Il était deux heures du matin. Le petit quartier résidentiel de Georgetown était bouclé pour la nuit, on ne risquait pas de le surprendre avec son fardeau macabre.

Lorsqu'il remonta, la jeune femme se tenait tranquillement près de la porte de la cuisine, se baignait le visage avec un glaçon.

— Qu'est-ce que vous en faites ? demanda-t-elle d'une voix normale.

— Je les ramène chez eux, gronda Bolan.

Il avait déjà hissé Horse Lucchese sur son épaule. Il fit un clin d'œil rassurant à la jeune femme puis sortit de nouveau. Il prit l'ascenseur pour descendre, sortit par la porte de service et déposa Horse dans la Pontiac auprès de ses deux compères. Il lança une médaille de tireur d'élite sur le tas de viande morte. Prenant le volant, il se dirigea jusqu'à un petit hôtel particulier assez proche, rangea la voiture illégalement puis laissa tomber les clefs dans la boîte à lettres de l'hôtel. Puis il retourna à pied jusqu'à l'immeuble de Claudia Vitale et déplaça sa propre voiture, la rangeant sur l'emplacement qu'avait occupé la Pontiac.

Claudia Vitale avait fermé sa porte à double tour et mis le verrou. Il monta sur le toit et se laissa tomber sur le balcon de l'appartement.

Il fit sauter la serrure de la baie vitrée avec la lame de son couteau. Elle se trouvait dans la chambre. Elle avait passé une chemise de nuit à dentelles. Elle était assise en tailleur sur le lit près d'une valise à moitié faite.

Elle tenait un minuscule .25 et l'avait braqué sur Bolan.

— Si vous avez l'intention de vous en servir, visez la gorge, suggéra Bolan.

Son regard était lumineux, son expression triste.

— Je ne vous comprends pas, Mr. Bolan.

— Je n'ai pas l'intention de vous tuer, Mrs. Vitale, dit-il.

Immobile, il lança un coup d'œil sur la valise.

— C'est une bonne idée. Terminez votre valise. S'ils ont décidé de vous supprimer, ils n'y renonceront pas pour si peu. Dès maintenant vous êtes en sursis.

Elle poussa un long soupir.

— Oui, je le sais. Vous n'auriez peut-être pas dû les en empêcher, tout serait fini à présent.

Bolan haussa les épaules.

— Vu de cette manière, évidemment.

— Pourquoi l'avez-vous fait, d'ailleurs ? Qui recherchez-vous à Washington ?

— Le patron.

Elle poussa encore un soupir.

— Quel patron ?

Il ignora la question.

— Pourquoi voulait-on vous supprimer ?

— Savez-vous qui je suis ? Je veux dire…

— Oui, je le sais, je vis avec vous depuis cinq jours.

Un long silence envahit la pièce.

— Ce n'est pas moi l'ennemi, dit-il enfin.

Elle baissa les yeux et le petit .25 tomba sur le couvre-lit. Elle se prit la tête dans les mains.

— Ça n'a pas d'importance, murmura-telle. Pourquoi m'avez-vous sauvée ?

— Je ne sais pas. Pourquoi voulaient-ils vous tuer ?

Elle n'avait plus aucune résistance. Elle secoua doucement sa belle tête.

— Une rivalité entre gangs, peut-être. Qui sait ?

— Je ne marche pas ; faites un effort. Pourquoi les hommes de Carlo Spinella étaient-ils venus vous tuer ?

Elle hésita puis laissa enfin tomber les bras et leva les yeux pour le fixer.

— Disons que j'en avais assez du petit manège.

— Je vois.

— Je ne voulais plus coopérer.

— Nous y voilà, annonça Bolan en souriant. Qui vous donne vos ordres à part Harmon Keel ?

— Ne mêlez pas Harmon Keel à cette histoire, dit-elle d'une voix lasse. Il n'a pas donné d'ordres depuis quinze ans. Il ne se rend compte de rien. Nous le préparons, l'habillons, l'envoyons à ses affaires et prions qu'il retrouvera sa porte le soir venu.

Mais Bolan le savait déjà.

— Qui est Lupo ?

Silence.

— Ça veut dire loup en italien, poursuivit-il. C'est un nom de code, n'est-ce pas ? Qui est Lupo ?

Elle le pria d'aller au diable; Bolan choisit d'ignorer sa remarque.

— Je pense que vous avez déjà appris la mort d'Al 88.

— Al qui ?
— Vous le savez bien. Il a été enterré à Boston il y a quelques jours, on a gravé Albert Greene sur la pierre tombale.
Bolan sortit son petit carnet noir et le feuilleta.
— Son carnet personnel était bourré des noms Lupo, Keel et Vitale.
— Et alors ?
— Et alors ?... Alors il est mort. Vitale devait mourir. Il reste donc Keel et Lupo. Lequel des deux aurait plus intérêt à vous supprimer, Mrs. Vitale ?
— Pourriez-vous m'offrir une cigarette ?
Il alluma une Pall Mall, la lui tendit. Elle tira nerveusement une longue bouffée, souffla la fumée, soupira.
— Ce n'est certainement pas Harmon Keel, dit-elle d'une voix résignée. Il a presque quatre-vingts ans. Il ne réfléchit plus depuis cinq ans au moins.
— C'est donc vous qui lui donnez ses ordres, suggéra Bolan.
— Non, je les lui transmets. Je les recevais d'abord de Mr. Castiglione... Vous connaissez Mr. Castiglione ?
— Je l'ai exécuté.
— Très juste, lança-t-elle en retroussant délicatement le nez. Très juste. Eh bien, Castiglione dirigeait Keel à travers moi. J'ai commencé ce travail après... après...
— L'assassinat de votre mari, annonça Bolan.
— Oui, dit-elle d'une voix presque inaudible. Ensuite... après la mort de Castiglione, Lupo l'a remplacé.
— Big Guss Riappi devait recevoir le territoire de Castiglione, dit Bolan.
Elle secoua la tête, tira sur la cigarette.
— Pas du territoire politique. C'est le Grand Conseil qui donne les ordres dans ce domaine.
— A travers Lupo ?
— Oui, à travers Lupo.
— Alors qui est-ce ?
— Ecoutez, je ne fais pas partie de l'Organisation. Je suis les ordres qu'on me donne; je n'ai pas le choix.
— Qui est Lupo ?
— J'essaie de vous faire comprendre que je ne le sais pas.
— Je crois que si.

— Alors allez vous faire foutre. Je vous dis que je ne l'ai jamais vu, cet homme. C'est le grand mystère. J'ai écouté sa voix au téléphone, sans doute à travers un mouchoir. C'est tout. Je ne le reconnaîtrais pas s'il se glissait entre mes draps.

— Vous avez envie de continuer à vivre ? lui demanda Bolan.

— Quelle question, bien sûr !

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Je... je ne sais pas. Que me suggérez-vous ?

— De coopérer avec moi quelque temps. On trouvera peut-être quelque chose pour vous tirer de là. Pour de bon.

— Coopérer ?

Il lui sourit brièvement.

— Enrayer la mécanique du manège.

Elle baissa les yeux.

— OK.

Elle lui tendit la cigarette puis se laissa tomber sur le dos, les bras croisés derrière la tête. Ses longues jambes découvertes dépassaient le lit, traînaient sur la moquette. Le peignoir s'entrouvrit pour dévoiler les charmes de son corps.

Elle ne fit aucun geste pour se recouvrir. Bolan allongea le bras, referma le peignoir.

— La coopération a des limites, fit-il d'une voix rauque.

— Qu'avez-vous vu ? demanda-t-elle sérieusement.

— Une drôle de bonne femme, mais...

— Une putain, annonça-t-elle doucement.

Il avait peut-être eu raison tout à l'heure.

Il tenta de lui dire que les confessions ne l'intéressaient pas.

— Taisez-vous, fit-elle. Je fais la putain pour la Mafia. Je me travestis en membre du bureau d'un congressiste respecté et je séduis d'autres hommes du gouvernement. Je les emmène dans des chambres où je leur fais faire des prouesses amoureuses tandis qu'on les filme. Vous comprenez ?

Evidemment. Bolan aurait pu écrire lui-même le scénario de cette sordide opération après avoir suivi cette ravissante jeune femme durant quelques jours.

— Et puis après ?

Elle lui sourit alors avec une réelle amitié.

— Merci, dit-elle. Je voulais seulement que vous le sachiez. Et...

— Et quoi ?

— Et il fallait que vous le sachiez si vous voulez comprendre pourquoi ces hommes m'ont attaquée ce soir.

— Continuez.

— Lupo a ses propres hommes de main, mais il se sert des truands locaux pour la routine. Le travail que je faisais faisait partie de la routine. Lupo choisit la victime et me la désigne. Mais après je donne mes renseignements à Spinella. Je suppose qu'il relève ensuite le flambeau, qu'il fait pression, parfois physiquement. Comme cela Lupo n'est pas compromis. Quant à moi…

— Une victime de plus, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça, tenta en vain de sourire.

— C'est ce qui se passe normalement. Je me mets en rapport avec la cible et je fais le coup de l'hystérie, j'insiste qu'on protège mon honneur et ma réputation à n'importe quel prix. C'est la goutte qui fait parfois basculer la victime. Certains hommes se laisseraient tuer plutôt que de se soumettre au chantage. Mais ils acceptent lorsqu'ils croient protéger une femme. En tout cas…

— Alors pourquoi les hommes de Spinella sont-ils venus ?

— J'y arrive. Cette opération a commencé lorsque Lupo a repris la place de Castiglione. Avant je n'effectuais qu'un travail administratif, des contacts, des remises d'enveloppes, intrigues, etc. Mais Lupo s'est jeté sur cette ville comme la vérole sur le bas clergé. Le mouvement prend de l'importance, la Mafia ne se contentera plus de quelques hommes, clic les veut tous. Ceux qui résistent vraiment, les durs à cuire, qu'on ne peut ni soudoyer, ni terroriser, me reviennent de droit.

— Combien ?

— Au total je n'en sais rien, mais je me suis occupée de huit hommes personnellement. Cela a fini par m'effrayer. C'est normal de voir la manipulation et les intrigues à Washington, cela fait partie du système américain qui se prête à la corruption. Mais là ! Ce n'est plus de la corruption, c'est de la subversion, c'est un coup d'Etat; la Mafia cherche à contrôler tout le gouvernement des Etats-Unis. Cela m'a révoltée.

Bolan connaissait les projets de la Mafia, mais d'en recevoir la confirmation par la bouche de cette jeune femme lui glaça l'échine.

— Et alors vous avez refusé de coopérer, marmonna-t-il.

— Voilà. J'avais encore rendez-vous ce soir et je n'ai pas pu me résigner à y aller.

— Qui était la cible ?
Elle lui dit un nom qui le fit frémir.
— Celui de la Maison Blanche ?
Elle acquiesça.
— Un jeune loup de l'Administration, un futur candidat à la présidence. On le cerne depuis deux semaines. Le rendez-vous devait avoir lieu ce soir. Je lui ai posé un lapin.
Bob émit un sifflement.
— Lorsque vous dites qu'on veut posséder le gouvernement tout entier, vous ne mâchez pas vos mots.
Elle inclina un peu cette belle tête de Romaine; elle était très attirante.
— Jusqu'où est-ce que cela ira ? Une fois dans la Maison Blanche, que faire de plus ?
Bolan avait le regard sombre.
— Etes-vous la seule femme à participer dans cette machination ?
— Je ne pense pas. Mais j'attirais les plus gros gibiers car je me déplace sans peine dans les plus hauts cercles à Washington. On me connaît grâce à ma place chez Harmon Keel. On m'invite beaucoup. Des tas d'hommes qui ne se risqueraient jamais avec une putain honnête sont tout à fait disposés à entreprendre une liaison avec une fille comme moi. En toute tranquillité.
Elle se redressa, haussa les épaules.
— Vous savez, les hommes sont très vulnérables à ce petit jeu. Le tendon d'Achille ne se situe pas dans le talon mais…
— Oui, je sais, ironisa Bolan en se rapprochant de la fenêtre. Pourtant, lorsqu'on réfléchit à ce qu'on a essayé de vous faire ce soir, ça me paraît un peu trop. Pourquoi supprimer un atout dans leur jeu, surtout si vous n'avez fait que refuser de coucher avec quelqu'un.
— En fait, voyez-vous, répondit-elle timidement, j'ai… J'en ai fait un peu plus. J'ai tout avoué à ma cible et je lui ai tout raconté sur les huit autres.
— Nom de Dieu !
Elle le fixait en souriant tristement.
— C'était bête, non ?
Il la fixait aussi.
— C'est le moins qu'on puisse dire.
— Les hommes de Carlo ont intercepté les dossiers. Vous connaissez la suite.

— Ouais, gronda-t-il.

— Qu'allons-nous faire à présent ?

— Partir. Vite et loin. Habillez-vous, faites votre valise mais ne la chargez pas trop.

Elle glissa du lit, tituba un instant puis commença à s'affairer dans la chambre, saisissant ses effets, les fourrant dans la valise.

Elle quitta ensuite son peignoir et passa des sous-vêtements tandis que Bolan regardait par la fenêtre.

Le parking se trouvait en dessous. Il s'y passait quelque chose.

— Et si je mettais un pantalon ? demanda la jeune femme.

— Comme vous voudrez, dit-il, mais faites vite. Je crois que nous avons des invités.

Elle se précipita à ses côtés pour jeter un coup d'œil en écartant les rideaux. Il fut très conscient de la chaleureuse féminité qui l'effleurait. Elle poussa un petit cri d'effroi et recula rapidement.

En dessous, cinq hommes sortaient d'une grosse limousine. Deux portaient des P.M., un autre un fusil au canon scié.

— Vous leur avez téléphoné ? demanda Bolan.

— Certainement pas ! lança-t-elle rageusement.

Elle avait un accent de vérité. C'était encore plus inquiétant.

On n'avait pas encore pu découvrir la cargaison de cadavres dans la Pontiac rangée devant l'hôtel particulier de Carlo Spinella. Et les types dans le parking n'étaient pas des petits gars de Washington; il s'agissait d'éléments nationaux, ceux qui faisaient la guerre à Bolan depuis si longtemps et pour lesquels l'Exécuteur avait le plus grand respect.

Ils ne venaient certainement pas chercher Claudia Vitale avec un tel arsenal.

D'un autre côté… Si Claudia Vitale ne les avait pas prévenus au cours de son absence, comment pouvaient-ils connaître la présence de Mack Bolan ?

Pourquoi étaient-ils venus ?

Bolan décida d'y réfléchir ultérieurement. Il saisit la valise et entraîna la jeune femme telle qu'elle était, en petite culotte et soutien-gorge, pour grimper sur le toit.

Avec tant soit peu de chance, ils pourraient se trouver loin avant que la nouvelle équipe n'ait eu le temps d'investir l'immeuble.

Mais les jeux étaient faits, l'Exécuteur avait reçu ses cartes et il jouait gros. Il jouait peut-être l'existence de son pays.

Ils veulent tout le pays, lui avait dit la jeune femme.

La cosa de tutte cose à Washington.

Que pouvait faire un homme seul en face de cette machine diabolique ?

Il faudrait mener une campagne d'usure, frapper sans cesse au ventre pour faire tomber la garde de l'ennemi puis lui asséner le coup fatal.

Les jeux étaient faits.

Trouver Lupo. L'exécuter.

Espérer qu'il trouverait des alliés à Washington, des hommes de cœur prêts à risquer leur vie.

Mais d'abord se tirer d'une situation inconfortable. Quitter l'immeuble avec la jeune femme. Contourner cinq hommes armés.

Une chose à la fois.

Il saisit Claudia Vitale brusquement par les épaules.

— Ecoutez bien, je n'aurai pas le temps de me répéter. Si vous ratez un signal on y passera tous les deux. Voici ce que vous aurez à faire. D'abord passez une robe, ensuite…

Il jouait gros. Et avec une carte qu'il ne connaissait pas. Claudia Vitale était peut-être un joker.

CHAPITRE II

On les avait surnommés les Loups, ce nom leur allait bien. Frank Matti, leur chef, un ex-Marine de trente-et-un ans, était seul parmi les cinq hommes à faire partie de la Mafia. Matti le Baroudeur, un homme voué à son travail meurtrier.

Les autres n'étaient que ses employés et ne répondaient qu'à lui. Ils avaient été choisis pour leur maturité, leur efficacité et leur expérience. En langage clair cela signifiait que c'étaient des assassins accomplis aux nerfs d'acier, aux casiers judiciaires vierges et qui seraient discrets en cas d'arrestation.

Tous étaient d'ex-GI's.

Ramon « Bandolero » Vasquez avait fait son service militaire dans la Navy, c'était un homme passionné par les voitures de course et les armes et il servait de chauffeur et de maître armurier. Il avait vingt-huit ans.

Billy « Wild Bill » Stewart avait fait la guerre au Viêt-Nam comme tireur d'élite. Il avait un œil d'épervier et ne craignait pas de travailler seul. Mais à l'inverse de Bolan, il avait perdu tout sens moral et tirait sans discrimination sur toute cible qu'on lui indiquait. Sans sourciller.

Bob Buckholzer et Dan Semple sortaient de l'Air Force; ils s'étaient connus lors de leurs classes et ne s'étaient jamais quittés. Ces deux anciens paras avaient effectué des tournées avec des sergents recruteurs pour faire des démonstrations de combat corps à corps et de tir. Tous deux étaient immenses, froids et cruels.

Les Loups agissaient avec une précision toute militaire; chaque homme connaissait non seulement son travail mais quel rapport il avait avec les autres membres de l'équipe. Lors d'une opération les mots devenaient inutiles, les Loups passaient à l'attaque en silence avec une grande économie de mouvement.

En temps normaux les Loups auraient pu abattre n'importe quel homme, serait-ce Mack Bolan.

La mission chez Claudia Vitale devait se dérouler sans problème. Une opération banale. Bandolero Vasquez entra sans bruit dans le parking et rangea la grosse limousine pour un éventuel départ précipité.

Les quatre portières s'ouvrirent simultanément, Vasquez et Matti quittèrent la banquette avant, les trois autres la banquette arrière.

Vasquez portait son fusil à canon scié, une arme extrêmement dangereuse qu'il avait bricolée lui-même. Il se fondit dans l'ombre, prenant place pour défendre la voiture.

Matti et Wild Bill portaient des Thompsons et partirent chacun d'un côté de l'immeuble tandis que les deux gorilles de l'Air Force investirent l'immeuble, l'un par devant, l'autre par derrière.

La routine.

Dix minutes plus tard Buckholzer sortit par devant et signala à son chef d'approcher.

Matti quitta l'obscurité et le rejoignit sur le perron.

— Ils étaient bien là, annonça doucement le gorille. Mais ils sont partis. Quelqu'un s'est fait descendre dans la baignoire de la nana.

Matti passa nerveusement la main à travers ses cheveux.

— Eh merde ! Pourquoi nous avoir envoyés si tard ? Où est Danny ?

— Il vérifie le toit pour s'amuser. Pas la peine, ils sont déjà loin.

— Finis quand même le boulot, lui dit Matti. On te couvrira d'en bas. Si on entend tirer, on accourt.

Le gorille repartit vers l'ascenseur.

Le chef d'équipe reprit sa position extérieure. Il venait à peine de s'installer lorsqu'un objet flou attira son regard avant de s'écraser à ses pieds.

Instantanément sur le qui-vive, Matti resta un instant immobile, tendant l'oreille. Il n'entendit rien puis s'avança. Il fixa le regard vitreux de Danny Semple.

Mais le gorille ne voyait rien malgré ses yeux grand ouverts. Il n'était pas mort à la suite de sa chute du toit; un garrot en nylon était encore noué autour de son cou et son visage arborait une expression d'horreur que ni la mort, ni la chute n'avaient pu effacer.

Le gorille était bien mort mais il avait dû lutter jusqu'au dernier moment.

Matti se demanda combien d'hommes il avait fallu pour arriver à bout de Danny le gorille.

Pour la première fois depuis longtemps, le chef des Loups conçut de l'inquiétude. Il fila jusqu'à l'angle du bâtiment et fit signe à Vasquez qui s'approcha immédiatement.

— Quelqu'un vient d'étrangler Danny puis l'a balancé du toit. L'autre gorille est encore à l'intérieur… peut-être mort, je n'en sais rien. Dis à Bill qu'on monte le chercher. Sors la voiture, on va se tirer.

Vasquez agita la tête, courut jusqu'à Stewart pour le prévenir puis se dirigea vers la voiture.

Matti et Stewart venaient d'entrer dans l'immeuble lorsqu'une femme en sortit par l'entrée de service. Elle était vêtue d'un ensemble de sport et portait une valise. Un foulard lui couvrait la tête.

Le chauffeur n'eut pas le temps de la dévisager – d'autant plus qu'il ne s'en préoccupait pas. Wild Bill avait dû la rencontrer; il ne l'aurait pas laissée passer en cas de danger.

La femme monta dans une voiture puis roula jusqu'à un angle à l'arrière de l'immeuble.

Quelque chose atterrit près de la voiture dans l'obscurité près du véhicule. Une portière s'entrouvrit puis se referma aussitôt et la voiture démarra sans avoir pris la peine de s'immobiliser entièrement.

Vasquez se morfondit un instant. Il sauta dans la limousine et appuya sur le klaxon.

Matti et Stewart jaillirent par la porte de service un instant après et le chauffeur partit les cueillir.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Matti, essoufflé.

— Une bonne femme est sortie, annonça rapidement Vasquez. Bill a dû la croiser en rentrant alors je n'y ai pas fait attention au début. Elle portait une valise, elle est montée dans une Porsche garée dans le parking. Puis au fond, à l'angle, un type s'est laissé tomber de je ne sais pas où. Tu parles, j'ai failli ne même pas le voir. Ils sont partis à toute vitesse.

— Je n'ai pas vu de bonne femme, lança Stewart.

Buck le gorille arriva en courant du devant de l'immeuble et monta à l'arrière près de Wild Bill Stewart.

— Un type est descendu du toit à l'extérieur, fit-il hors d'haleine. Il est monté dans une voiture de sport ! Ils sont partis vers le centre !

Vasquez écrasait déjà l'accélérateur.

— Et Danny ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Arrête-toi devant, gronda Matti.

Ils s'arrêtèrent juste assez longtemps pour ramasser les restes de leur camarade mort qu'ils tassèrent sans cérémonie dans le coffre, puis ils partirent derrière la Porsche.

— Un seul gars ? demanda Matti à Buckholzer comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

— Je n'en ai pas vu davantage, en fait je ne l'ai même pas vu. J'ai eu l'impression d'une ombre qui dégringolait la façade arrière. Ce con a dû dévaler une gouttière ! Cinq étages !

— Il devait y en avoir davantage, dit Matti. Un homme seul n'aurait pas pu mettre Danny hors d'état si facilement.

— Ça, je n'en sais rien, fit le chauffeur d'un ton songeur. Comme Buck, moi, je n'ai vu qu'une ombre. Mais ce n'était qu'un type seul. Si toutefois c'était un type.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda le chef.

Tous les Loups respectaient l'instinct de Bandolero.

Vasquez ne répondit pas avant d'avoir lancé à fond la limousine, avant d'avoir repéré au loin les feux arrière de la Porsche.

— Bien sûr, je crois que c'était un homme. Et je crois qu'il portait des vêtements noirs, tout noirs... Comme s'il avait voulu se rendre invisible la nuit. Nous avons vu ce qu'il a fait à Danny le gorille. Je pense...

— Oui ?... fit Matti comme s'il connaissait déjà la réponse.

— Bolan ! s'écria Buckholzer.

— C'est bien ce que je pense, annonça Vasquez.

— Tu parles, dit Stewart. Il se trouve à Boston, Bolan.

— Se trouvait, gronda le chef. Personne ne l'a vu depuis une semaine.

— A part ce soir, marmonna Vasquez.

— Ne perds pas cette voiture de vue ! ordonna Matti.

— Ça ne risque pas. Je te l'ai dit, c'est une Porsche. Leurs feux arrière sont uniques.

— Je le veux, annonça froidement Buckholzer. J'en ai le droit. Je le veux.

— Ne déconne pas, Buck, lui dit Matti. On aimait tous Danny mais tu connais la règle sur les vendettas.

— Oui, mais il est à moi tout de même, insista le gorille.

— La bonne femme, fit Vasquez, en les interrompant pour éviter un malentendu. Elle n'est pas de Boston par hasard ?

— Si, gronda Matti. Son mari était avec une famille de Boston quand il s'est fait descendre.

— Ce n'était pas Smiling Jack Vitale ? demanda Stewart.

— C'était bien lui, dit le chef.

— C'est donc ça, fit Vasquez.

Il poussa un grognement en voyant les phares de la Porsche bifurquer en diagonale.

— OK, ils ont pris Virginia Avenue. Regardez, je vais leur couper la route à la passe.

Il lança la voiture dans un virage en épingle à cheveux au croisement suivant puis la relança sur une route parallèle à l'avenue sur laquelle filait la voiture des fugitifs.

— Ne fais pas trop le malin, lui dit Matti. Tu pourrais les perdre.

Le chauffeur ignora ce commentaire et reprit le fil de sa pensée.

— C'est Boston le lien. La bonne femme vient de Boston et c'est là qu'on avait vu Bolan pour la dernière fois. Il a connu son nom là-bas. C'est lui, j'en suis sûr, je le sens, ce fumier. C'est lui.

— Je ne sais pas s'il faut en rire ou en pleurer, ironisa Wild Bill Stewart sur un ton mi-figue, mi-raisin.

— Il se pourrait bien qu'on fasse les deux avant la fin de la nuit, lui répondit Matti d'une voix sinistre.

— Vous autres vous pouvez pleurer, rétorqua Buckholzer. Moi, je m'occuperai de rire.

— Fais attention à toi, lui dit le chef d'une voix menaçante. Ce n'est pas le moment de perdre la boule en faisant du sentiment.

— Je le veux, Frank, répondit Buckholzer.

Sa voix était plus soumise mais toujours intransigeante.

— N'essaie pas de m'arrêter. Je veux sa tête.

Une fois de plus Vasquez se lança modestement dans la mêlée pour calmer les esprits.

— Et la mission alors ? Qu'est-ce qu'on fait pour les gars de Spinella ?

— Buck m'a dit qu'on avait descendu quelqu'un là-haut, grogna Matti. Bolan a dû les massacrer dans la salle de bains de la nana. Il nous a pris de vitesse.

Wild Bill Stewart se mit à rire tout doucement.

— On lui doit un service alors.

— La nana doit ressentir la même chose, commenta Matti.

— Arrêtez vos conneries, dit Buckholzer d'une voix sérieuse. Décidons pendant que nous en avons le temps. Moi, je veux sa tête.

Matti et Vasquez échangèrent un coup d'œil. Matti poussa un soupir et se cala tandis que la limousine tanguait à travers un autre virage en épingle à cheveux.

— D’accord, Buck, dit-il en abandonnant le combat. On te laisse sa tête.

— Attendez de voir ce que je vais en faire, répondit Buckholzer.

Après un moment de silence Vasquez lança d’une voix tendue :

— Bon, je les ai. Je suis prêt.

— Emplafonne-les sur le Capitol ! ordonna Matti.

— Donne-m’en l’ordre et je les fais passer à travers !

Matti passa le canon de sa Thompson par la fenêtre baissée.

— Rapproche-moi encore de quelques mètres, dit-il.

— Rappelle-toi qu’il est à moi, lança le gorille survivant dont le souffle s’échappait par à-coups tant il anticipait son plaisir. Ralentis-le, c’est tout.

— D’accord, d’accord, gronda Matti. Mais tu ferais bien de ne pas te gourer, mon pote.

— Regarde-moi faire, suggéra Buckholzer. Et regarde ce que je ferais avec sa tête.

Frank Matti ne doutait pas un instant de ce dont Buck le gorille était capable en combat. Cependant… Bolan n’était pas une cible ordinaire, l’abattre ne serait pas facile.

Les deux voitures se filaient à moins de cinq mètres.

— Rapproche-moi, bon Dieu ! aboya Matti. Dépasse-les !

CHAPITRE III

Claudia Vitale avait remarqué la limousine dès qu'elle avait quitté le parking. L'homme au visage meurtrier assis près d'elle l'avait repérée aussi, et il lui dit :

— Un joli coup mais c'est raté, ils nous suivent.

Il n'y avait presque aucune circulation. Il n'y avait que trois voitures entre eux et la limousine.

— C'est une bonne petite mécanique, murmura Claudia d'une voix tendue. Je crois qu'on peut les distancer.

— Rien à faire, répondit Bolan. Ce n'est pas la peine d'ajouter les flics à nos ennuis. Vous les avez reconnus ?

Elle secoua la tête.

— J'ai entendu parler d'une équipe de tueurs d'élite qui ne dépendrait que de Lupo. Ils sont cinq.

— Ils ne sont plus que quatre, marmonna-t-il.

— Vous avez ?...

— L'un d'eux m'a découvert, annonça Bolan d'une voix glaciale.

Claudia frissonna en entendant ces froides paroles. Elle n'avait jamais connu d'homme comme lui, pourtant elle en avait connu beaucoup.

— Qu'allons-nous faire ? fit-elle doucement.

— Continuer, répondit tranquillement Bolan. Jusqu'au moment où on décidera de nous laisser rattraper.

— Allez-vous réellement les affronter ?

— Je n'ai pas le choix. Une fois que ces gens-là vous suivent ils ne vous lâchent plus.

Elle surveillait continuellement le progrès de la limousine dans le rétroviseur.

— Ils se rapprochent.

— Tournez au sud-ouest sur Virginia Avenue, dit Bolan. Ensuite vers l'est sur Constitution. Trouvez-moi une zone de bataille.

— Comment ?

— Un parc, un endroit dégagé où il n'y aura pas de tierces personnes.

A cette heure-là c'était facile à trouver. Elle tourna sur Virginia, observa avec frayeur les phares de la limousine la suivre, puis tourna

encore une fois pour quitter le sentier battu.

— Bon, ils ont compris ! lança Bolan. Arrêtez !

Elle toucha les freins et se rapprocha du trottoir sans commentaire.

— Couchez-vous sur le plancher et n'en bougez plus, commanda Bolan.

Il y avait des événements qui la dépassaient. C'était une espèce de jeu aux règles complexes, elle n'y connaissait rien, se contentait volontiers de laisser faire un expert.

Bolan se glissa derrière le volant, démarra rapidement, lança la voiture sur l'avenue. Il se pencha en avant, prit sous le siège un énorme pistolet argenté qu'il posa sur ses genoux.

— Ecoutez-moi, dit-il. Lorsque je vous donnerai le signal, sautez. Tombez à quatre pattes et barrez-vous sans vous retourner. Restez à l'écart tant que je ne serai pas venu vous chercher. C'est compris ?

Claudia comprenait. Elle comprenait aussi que cet étrange guerrier allait risquer sa vie pour la protéger alors qu'elle s'en trouvait indigne.

Mais on ne refusait pas une aide providentielle. Claudia Vitale avait accepté sans hésiter la protection de Mack Bolan qui aurait pu être son pire ennemi.

— Bonne chance, dit-elle du plancher.

Et elle était très sincère.

La Porsche se comportait infiniment mieux dans la grande courbe de Capitol Hill que la grosse limousine; Vasquez avait fort à faire pour tenir le volant et se rapprocher du fugitif. Pour rendre l'opération plus délicate la petite voiture de sport s'était collée à l'intérieur de la courbe, le chauffeur des Loups devait lutter contre la force centrifuge à l'extérieur.

Il n'y avait absolument personne dans les environs, et la route était presqu'aussi bonne que la piste d'Indianapolis.

Tandis que les deux véhicules se lançaient dans la ligne droite et allaient passer devant la grande bâtisse blanche, Matti hurla :

— Rapproche-moi, bon Dieu !

— Cramponne-toi, lança le chauffeur en écrasant l'accélérateur.

Au même instant la Porsche dévia vers l'extérieur, leur coupant la route.

— Attention ! s'écria Matti.

Mais Vasquez réagissait déjà, déviait aussi.

Il se rendait compte que le fumier au volant de la Porsche en connaissait aussi un bout sur la conduite de course. Il avait tout prévu et les avait manipulés comme des enfants de chœur. La Porsche se redressa immédiatement mais il était trop tard pour en faire autant.

Ils remontèrent sur le trottoir et s'envolèrent dans le vide. Le chauffeur était persuadé qu'il avait perdu le contrôle du véhicule et se calait pour faire un tonneau mais la grosse voiture s'accrocha et continua sa course vers les arbres alignés dans le parc.

Jusqu'à son dernier jour Vasquez se demandera comment il avait réussi à éviter tous ces arbres. La limousine en heurta plusieurs de côté tandis que Vasquez se démenait avec le volant et les freins, Matti crachait des jurons à en perdre haleine, et les hommes à l'arrière poussaient des cris de frayeur.

Mais dès que la limousine s'arrêta les choses s'envenimèrent.

La Porsche avait déjà fait demi-tour, s'était rapprochée, et garée.

Vasquez vit jaillir le grand homme en noir qui, pistolets aux poings, s'élança vers la limousine.

Matti qui avait réussi à ouvrir sa portière s'efforçait de sortir tout en tirant une longue rafale au jugé.

Vasquez ouvrit sa portière d'un coup de pied, se laissa tomber sur l'herbe, traînant le fusil avec lui.

« Alors, Buck ? se dit-il. Tu voulais sa tête, prends-la ! Qu'est-ce que tu attends ? »

Il entendit une terrifiante détonation, la riposte à la Thompson de Matti. Et une autre, et une autre. Vasquez entendit réellement le bruit mat de la balle qui toucha Matti. La Thompson tomba lourdement sur le capot de la voiture puis roula jusqu'à terre. Matti s'écroula de l'autre côté, les mains crispées sur le ventre, un hurlement strident s'échappant de ses lèvres.

Le gros pistolet tonnait régulièrement maintenant, les projectiles s'écrasaient dans la carrosserie de la limousine comme des boulets de canon.

Wild Bill Stewart s'extirpa de la voiture du côté conducteur. Il leva sa Thompson, s'abrita derrière la carcasse de la limousine, commença à tirer.

Buckholzer sortit de l'autre côté, le cou en sang, les mains vides.

Vasquez se mit sur un genou, les deux tueurs d'élite se regardèrent un instant, pétrifiés, puis un dernier projectile fit éclater la tête de Buck. Un nuage rougeâtre s'abattit sur le chauffeur.

Vasquez eut subitement envie de vomir mais il s'éloigna à quatre pattes aux sons de la mitraillette de Stewart et du gros pistolet de Bolan. Enfin la Thompson se tut.

Il lança un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, se redressa, se mit à cavaler. Il n'était pas près d'oublier la scène qu'il quittait.

Le grand type en noir – Bolan, c'était sûr – immobile, les deux armes fumantes dans les mains. Les tôles tordues de la limousine noire. Buck et Wild Bill et Matti le Baroudeur, des cadavres immondes, déchiquetés. Le dôme illuminé du Capitol en fond qui prêtait une lueur macabre aux environs. Les flics du Capitol qui sortaient de l'édifice, qui dégringolaient les marches.

Bandolero Vasquez n'avait pas honte de prendre ses jambes à son cou.

Bolan était aussi mauvais qu'on le disait et il se trouvait à Washington.

L'essentiel était de prévenir Lupo. Mais voilà. Comment trouver un homme qui se faisait aussi rare qu'un moustique en Alaska ?

Pourtant il fallait qu'il soit mis au courant d'une manière ou d'une autre. Bolan avait l'habitude de retomber sur ses pattes malgré tout ce qu'on pouvait lui opposer, il s'en tirait toujours.

Evidemment il fallait prévenir Lupo. Mais le combat se transformait, un tigre était venu chercher le loup dans sa tanière.

Malgré lui, Vasquez se mit à sourire. Quel beau carnage ! Quelle adresse !

Mais Bolan avait fait une erreur en s'attaquant à Lupo, il avait signé son propre arrêt de mort. C'était certain.

Personne ne s'était jamais frotté à Lupo sans y laisser la vie.

Mack Bolan n'aurait pas plus de chance que les autres.

C'était déjà un homme mort.

CHAPITRE IV

Bolan n'était pas venu à Washington pour jouer les chevaliers servants ni pour engager le combat avec des équipes de tueurs. Mais parfois lorsqu'il se trouvait dans une situation épineuse, il réagissait comme il venait de le faire pour Claudia Vitale.

Il avait découvert le nom de Claudia en parcourant les pages du carnet personnel d'Al 88, le gouverneur criminel de Boston qu'il avait abattu quelques jours auparavant. Il avait compris qu'il se tramait d'infâmes intrigues dans la capitale.

Harold Brognola avait réussi à démontrer sur un ordinateur central que la Mafia projetait un insidieux coup d'Etat. Brognola, un « ami » de Bolan au Justice Department se servait volontiers de toutes les informations que ce dernier parvenait à lui transmettre.

Brognola, parfois l'allié involontaire de Bolan, avait été horrifié en apprenant que l'Organisation avait réussi à investir le Congrès, le système judiciaire fédéral et certains départements de l'Administration. Il y avait même de quoi soupçonner certains personnages du Justice Department, et Brognola ne faisait plus confiance à ses supérieurs. Il avait même suggéré à Bolan de faire un tour à Washington. Officieusement.

Mack Bolan était recherché par le F.B.I. et les polices de plusieurs Etats et de quelques pays étrangers.

Ses rapports avec Brognola avaient suivi un cours irrégulier. A une époque Harold Brognola avait cherché à faire « légaliser » Bolan, voyant en celui-ci une arme efficace contre la Mafia.

Bolan n'avait pas voulu de ce « permis de chasse » qu'on lui proposait.

Il était décidé à conduire sa bataille en toute liberté et il s'était résigné à accepter le jugement définitif et divin de l'autre monde.

Au fur et à mesure du temps, la guerre de Bolan prit une telle envergure que le gouvernement chargea Brognola de monter une contre-offensive anti-Bolan. Ainsi Brognola avait failli causer la mort de l'Exécuteur à Las Vegas.

Après cet épisode, Brognola confia à Leo Turrin, lui aussi l'allié de Bolan, qu'il n'aurait pas pu le tuer, l'abattre de sang-froid.

Curieusement, et malgré ses nombreuses rencontres avec les forces de police, Bolan n'avait jamais fait feu sur un policier. Aussi inscrivait-il régulièrement dans son journal ses pensées sur le sujet. A Pittsfield, à ses débuts, il écrivit : « Les flics ne font que leur boulot. Je ne peux pas m'y opposer, je les éviterai. » Plus tard, à Los Angeles : « Je ne suis pas supérieur à la loi. Le seul espoir pour l'humanité serait la justice à travers la légalité mais je ne peux pas abandonner un combat pour cet idéal. Je contourne la loi pour atteindre un but illusoire mais je respecte encore sa raison. En fait nous sommes alliés. » En traversant l'Arizona il annula une opération, s'expliqua : « Juste à temps. Leo m'a prévenu qu'un Fédéral avait infiltré le groupe. Pas moyen de le prévenir. Mission annulée. » A San Francisco : « Les flics sont aussi les soldats de l'ordre. » Et enfin à Manhattan : « Je me raccroche rageusement à la vie, je le reconnais. Mais je me répète qu'il me faudra peut-être un jour accepter la mort aux mains des flics. Sans riposter. »

Bolan filait sur une corde raide; d'un côté la loi, de l'autre l'illégalité, chaque camp représentait une fosse mortelle.

Un grand nombre de policiers respectaient Bolan mais d'autres ne parvenaient pas à faire fléchir le sens du devoir. Certains voyaient en lui un guerrier sanguinaire, une menace contre la société. D'autres comptaient sur lui pour atteindre la renommée.

En définitive le monde de Bolan n'était qu'une jungle, il avait donc choisi, de faire seul son chemin, poussé par son incroyable instinct de survie.

Même ses entretiens avec Leo Turrin, le flic de Pittsfield qui était son seul véritable ami, étaient entourés d'infinies précautions. Car n'importe qui pouvait subitement s'avérer être l'ennemi. Tel les grands félins de la jungle, Bolan ne faisait pas entièrement confiance à qui que ce soit et observait avec une grande méfiance tous ceux qui offraient de lui venir en aide.

Ainsi l'Exécuteur n'était pas venu à Washington convié par le gouvernement comme disaient certains, ni attiré par les suggestions de Brognola quoi qu'en ait pu penser ce dernier. Bolan avait décidé d'y faire un tour bien avant d'avoir entendu les soupçons de Brognola sur certains niveaux élevés du gouvernement.

Une odeur de pourriture planait dans les rues de la capitale des Etats-Unis; tout indiquait qu'un grand coup s'y préparait.

Peu après la bataille de Capitol Hill, il se tourna vers Claudia Vitale.

— Ne vous excusez pas pour le rôle que vous avez joué. Je ne vous ai pas sauvé la vie par galanterie, mais par intérêt. Je suis venu pour saboter les projets du Grand Conseil, je suis prêt à tout pour y parvenir. Si vous avez envie de vous absoudre, dites-moi ce que vous savez. Sinon, adieu et allez au diable. Je n'ai ni l'envie, ni le temps de conter fleurette, j'ai un travail à faire...

Claudia qui avait pris sa décision révéla ce qu'elle savait pendant une demi-heure. L'Exécuteur était en effet arrivé au bon moment.

— Ils profitent du vieux système d'intrigues, ajouta la jeune femme. Mais ils vont plus loin. On menace, on fait chanter, on violente les congressistes, les fonctionnaires, les membres des bureaux administratifs. Ils font refaire les lois nationales et s'ingénient pour que personne à Capitol Hill ne s'en aperçoive. Les projets de loi sont truqués pour favoriser les intérêts criminels, des intérêts qui s'étendent à tous les domaines. Les hommes de loi de l'Organisation mettent au point de nouveaux projets qui sont aussitôt proposés par les hommes en place que contrôle le Milieu. Ils se débarrassent de ceux qu'ils ne peuvent ni acheter, ni intimider. Ils peuvent détruire leur réputation, leur carrière ou les mutiler. Et ils ne s'en privent pas. C'est ce qui m'a révoltée. Les enveloppes que je livrais ne contenaient pas des sommes d'argent mais des photos compromettantes ou des menaces. Je n'ai pas effectué de paiement depuis l'arrivée de Lupo. Lui ne voit pas la nécessité d'acheter ce qu'il possède déjà.

Oui, Bolan avait du pain sur la planche. Il ne connaissait pas l'ennemi dans son ensemble mais il savait comment agissait cet ennemi, et dans quel but.

C'était à Bolan de jouer.

Il devait enrayer un coup d'Etat. Cela pouvait paraître ridicule de comploter la prise du pouvoir aux Etats-Unis mais Bolan avait appris depuis fort longtemps que la Mafia n'entreprenait pas d'action futile. Si les hommes du Milieu avaient décidé qu'il était possible de placer le gouvernement sous leur férule, c'était parce qu'ils avaient de grandes chances de réussir.

Bolan voulait démasquer les hommes corrompus, les supprimer. Mais il voulait aussi protéger, aider ceux qui avaient été entraînés malgré eux dans le maelstrom de la Mafia.

Bolan voulait chasser la Mafia de Washington.

Un homme seul pouvait-il y parvenir ?

Oui, certainement. Si toutefois il était prêt à faire couler le sang sans hésiter, sans remords. Oui, s'il en avait l'énergie et la volonté.

Mack Bolan possédait tous ces attributs.

CHAPITRE V

Mack Bolan continuait à tenir son journal intime; le 18 avril il écrivit :

« Parfois je regrette de ne pas avoir eu l'occasion de recevoir une éducation plus complète. Je voudrais écrire ce que je ressens, mes impressions; c'est une tâche délicate pour un homme qui a passé la majeure partie de sa vie à faire la guerre.

« Mais je tiens à expliquer ici – c'est peut-être la dernière chance que j'aurai de le faire – pourquoi ma vie a suivi le chemin présent.

« J'essaie de me persuader que cela ne me fait rien d'être qualifié d'assassin, de fou furieux. Mais c'est faux, cela me fait quelque chose. Aucun homme ne se réjouit lorsque la société le rejette en bloc, le traite d'ennemi public. Mais ce qui me préoccupe davantage c'est qu'on semble me juger plus dangereux que ceux que je combats.

« Je n'avais pas vraiment envie de faire la guerre à la Mafia. J'y ai mis le doigt, j'ai été happé par le mécanisme. Une fois dans l'engrenage il faut aller jusqu'au bout parce qu'on n'a plus le choix. Il ne me serait plus possible de fuir la Mafia car elle sortirait plus puissante de cette expérience. Cela effacerait tous les efforts que j'ai faits contre elle. La situation deviendrait pire qu'au début.

« Je n'avais pas réellement envie de passer par Washington. L'instinct me dictait de contourner cette ville, de prendre du repos ou de monter une opération dans un coin plus vulnérable.

« Mais je n'ai pas pu m'empêcher de venir jeter un coup d'œil. Je n'ai pas créé cette situation; elle existait déjà. Je ne peux plus repartir car l'enjeu est trop important.

« J'ai l'impression que toute mon existence n'a été qu'une préparation pour l'épreuve qui vient; il me semble que je vais mourir ici. C'est peut-être mon destin. Soit ! J'ai toujours eu conscience que je devrais éventuellement y laisser la peau mais j'enrage à la pensée de faillir au moment crucial. Aussi je ne crois pas que le Milieu me tuera mais que les policiers s'en chargeront. Je pense qu'on en tirera une conclusion erronée. On a eu Mack Bolan ! La belle affaire. Et on oubliera les anthropophages qui rôdent autour, qui attendent cet instant pour reprendre le carnage.

« Je ne suis pas politicien et je ne fais pas de politique lorsque je dis que cette guerre n’est que la suite du Viêt-Nam. Je n’avais jamais l’impression de me battre contre le communisme ou pour un idéal politique. Je me suis battu du mieux que j’ai pu parce que je ressentais le besoin de me battre. J’entendais l’appel à la bataille. Je m’y suis engagé personnellement comme dans mon combat actuel.

« C’était une guerre de principe.

« Je ne pouvais rien faire pour le Viêt-Nam, c’était absurde, inutile. Mais ici, chez moi, je me trouve en face de problèmes auxquels je peux quelque chose.

« Mais j’ai peur de l’issue de la bataille de Washington.

« Il y a dix ans, je ne me serais pas fait tant de souci. Notre pays était alors très différent. Ce qui me fait le plus peur c’est de me rendre compte que notre nation perd courage. Tout le monde proclame la volonté de poursuivre ses intérêts, le désir de vivre dans la paix et l’amour. Je ne les en blâme pas, cela me plairait aussi de me débarrasser de l’enfer que je vis quotidiennement. Mais la paix et la tranquillité se gagnent au prix fort. Il faut bien trouver quelqu’un pour payer l’addition.

« Je ne me fais pas d’illusion, je ne suis pas l’homme qui paye pour les autres; je ne suis même pas sûr d’avoir raison. Mais je ne saurais pas faire autrement car je ne sais plus distinguer la moralité de l’immoralité. Je fais ce que je crois devoir faire, je me fiche pas mal si le monde ne comprend pas. Je sais qu’un jour l’Organisation me passera sur le corps comme un rouleau compresseur, la bataille sera finie, et le public oubliera mon nom. Tant mieux, car je ne recherche pas la gloire.

« Mais quelqu’un doit rendre les coups à la Mafia. C’est ce que je fais dans la mesure du possible. C’est pour cela que je suis venu à Washington, c’est pour cela que j’ai si peur d’y laisser la vie. Mon travail n’est pas encore fini, l’essentiel reste à faire. Les flics en sont incapables car le public ne les soutient pas; le public s’indigne sur la guerre du Viêt-Nam.

« Pourtant l’Organisation tuera le public, les anthropophages l’avaleront tout cru. »

CHAPITRE VI

Si Carlo Spinella était *capo-regime* c'était parce que son patron, Gus Riappi, venait d'être nommé *capo* et devait reprendre les territoires d'Arnesto Castiglione que Bolan avait supprimé à Londres.

D'après les renseignements que Spinella avait glanés, la *Commissione* s'était contentée de Riappi faute de concurrents; Bolan avait également supprimé Tony Lavagni, le *capo-regime* du feu Castiglione.

Depuis toujours, Spinella était un petit truand de quartier qui œuvrait sous l'égide de Gus Riappi; il ne connaissait rien à l'administration, il ignorait tout du gouvernement. Il s'occupait d'un réseau de call-girls, d'une loterie, de machines à sous, de drogues et d'une combine de bookmakers. Il était le propriétaire de deux bars, d'une salle de billard et d'une société immobilière qui comprenait de nombreux immeubles vétustes dans le ghetto noir.

Son équipe était très réduite. Dix soldats gouvernaient les Noirs et quatre gardes du corps occupaient avec lui l'hôtel particulier. Bolan venait de supprimer trois hommes parmi les quatorze.

Dès la mort de Quick Tony Lavagni, dès l'élévation de Gus Riappi, Spinella avait eu le pressentiment d'un avenir doré comme patron du district de Columbia mais rien ne s'était passé comme prévu.

Big Gus avait été confirmé dans ses fonctions par les vieillards de la *Commissione,* il avait récupéré tout l'empire de Castiglione mais il n'avait pas lâché le contrôle du territoire de Washington.

Ce n'était pas juste, Spinella méritait ce territoire, c'était son dû. Il lui arrivait de se réveiller la nuit, les tripes tiraillées, l'estomac noué. La rogne le diminuait, il malmenait ses hommes.

Mais la faute n'incombait pas entièrement à Riappi. Lupo y était pour beaucoup.

Nom de Dieu, que Spinella le haïssait, celui-là.

Lupo faisait partie de la nouvelle vague, ces jeunots qui savaient parler, qui avaient reçu une éducation universitaire, qui n'avaient jamais passé une journée dans les rues, qui ne savaient pas ce que c'était de gagner un territoire à force de coups de pied au cul.

Les nationaux.

Carlo détestait les nationaux.

Mais ils faisaient partie de la nouvelle vague. Personne ne pouvait s'y opposer, même Big Gus Riappi. Les vieux de la *Commissione,* si. Mais eux avaient créé la nouvelle vague, ils la contrôlaient, ils se foutaient de Lupo, ils le toisaient.

Ces petits merdeux bien élevés.

Big Gus détestait Lupo autant que Spinella. Et il y avait de quoi.

Les vieillards avaient décrété que Washington serait une ville ouverte mais ils n'avaient pris cette décision que pour y envoyer Lupo. C'était l'annexion illégale d'un territoire.

Personne n'avait le droit de toucher à Lupo, ni Big Gus et encore moins Spinella.

Ce petit fumier tenait sa licence de la *Commissione* qui avait passé le mot à Riappi de coopérer.

Si Lupo disait qu'il fallait tout stopper pendant quelques jours tout s'arrêtait, car Lupo s'occupait d'une affaire délicate. En attendant, on perdait du fric. On ne récupérait jamais du fric perdu, c'était comme un coup qu'on ne tirait pas, c'était perdu à tout jamais.

Si Lupo demandait une équipe de tueurs, il fallait la lui envoyer; l'affaire délicate avait tourné au vinaigre, il lui fallait un peu de brutalité. Mais qui payait les tueurs, qui devait assurer leur protection, qui devait s'occuper des flics si le coup ratait ? Lupo ? Certainement pas.

Pourtant il dominait tout le District.

Ouais, Carlo le haïssait.

Big Gus devait le haïr plus encore. Il avait davantage à perdre.

C'était à se demander lequel avait plus de raisons de le détester.

— C'est bien ce que j'ai dit, Gus, répéta Spinella qui tenait l'appareil d'une main crispée. Tous les trois. Horse, Tommy et Chick… dans la voiture devant la maison. Raides comme des morues. C'est cette équipe de Loups, j'en suis sûr. Ils n'ont même pas eu la délicatesse de les parquer ailleurs, ils les ont flanqués devant chez moi. Sans sonner ni téléphoner. Ce sont les flics qui les ont découverts. Qu'est-ce que je vais leur dire aux poulets ?

— Tes gars ont leur carte d'identité, non ? gronda Riappi.

— Ouais, mais ils sont morts. Faut bien que je dise quelque chose aux flics.

Riappi poussa un soupir.

— Tu ne leur dis rien, Carlo. Parce que tu ne sais rien. C'est simple comme bonjour. Tes hommes étaient les responsables de tes immeubles. Ils ont dû se faire des ennemis, voilà. Ce sont les victimes d'une vendetta de Noirs. Tu connais l'histoire.

Après un silence tendu, Spinella lui dit :

— Ce n'est pas ça qui me gêne en fait, Gus. On ne peut pas lui permettre de nous faire ça. Nos hommes nous mépriseront.

— C'est ta faute, Carlo, répondit Riappi d'une voix conciliante. J'aime pas te le dire, mais c'est vrai. T'as fait une connerie, t'as eu tort. Cette affaire te dépasse, *paisano*. On serait tous dans la merde si tes gars avaient réussi. A présent Lupo et moi contrôlons la situation. On la contrôle pour toi, Carlo. C'est dommage que tes gars aient eu à payer le prix fort mais c'est comme ça. Quand on fait une connerie aussi grave que la tienne…

— Je sais, je sais, fit Spinella d'une voix inquiète. Mais je dis quand même que Lupo aurait dû nous dire son grand secret. Bon, d'accord. Si tu me le dis je laisse tomber, mais on aurait pas dû me parquer mes hommes devant la maison. C'est comme une menace personnelle, Gus. On croirait pourtant que je serais au-dessus de ce genre de chose, tu sais.

— Oui, je sais. Ecoute, tiens-toi tranquille. Tôt ou tard Lupo fera une connerie. C'est lui le patron pour l'instant, mais il se fait des ennemis de tous les côtés. Quand le moment sera venu on ne le laissera pas s'en tirer comme ça.

— Il n'avait pas besoin de les tuer, Gus.

— Peut-être pas, ça dépend. Tu connais tes hommes mieux que moi. Qu'en penses-tu ?

Spinella poussa un grognement.

— C'est possible, en effet. Mais aucune nana au monde ne vaut trois de mes hommes.

— Celle-ci, oui. Ne l'oublie pas et laisse tomber, lui ordonna doucement Riappi.

— Je ne l'oublierai pas, mais je ne laisserai pas tomber.

— Laisse tomber, Carlo. Pour l'instant.

— Bon, OK.

— Dis aux flics ce que je t'ai dit. Et ne t'en fais pas, je m'en occupe déjà.

— Tant mieux.

— Pas de veillée funèbre non plus. Le grand silence. Ne va pas raconter partout comment ils y sont passés.

— Non, bien sûr.

Riappi raccrocha et Spinella posa lentement l'appareil en le fixant comme une chose gluante et ignoble.

Qui détestait-il plus à présent ? Lupo ou l'immonde Riappi ?

Il quitta son lit, enfila une robe de chambre en soie, passa dans la salle de garde, la pièce où se tenaient normalement ses gardes du corps.

Rocky Lucindo, le soldat qui venait de lui apprendre la mauvaise nouvelle, était seul dans la pièce. Il se tenait près de la fenêtre, le corps tendu, observait la confusion dans la rue en dessous.

Il y avait deux ambulances, deux voitures de patrouille et d'autres sans insigne sur la portière. Des photographes se démenaient, les flashes crépitaient tantôt sur la Pontiac, tantôt sur l'hôtel particulier. La rue était barrée, les agents essayaient de disperser une foule de badauds. Des types en pyjamas, des bonnes femmes avec des bigoudis sur la tronche. Le soleil n'avait pas encore passé l'horizon.

Lucindo était le chef des gardes. C'était un vieux soldat qui avait passé sa vie aux côtés de Spinella. C'était son ami, le seul homme en qui Carlo avait absolument confiance.

— C'est la foire en bas, marmonna le garde. Pourquoi veulent-ils tous voir ça ?

— Parce que ça leur remonte le moral d'être en vie, ironisa Spinella.

Il s'éloigna de la fenêtre en voyant l'éclair d'un flash.

— Quelle heure est-il ?

— Environ cinq heures. Qu'a dit Gus ?

— Toujours la même chose. Laisse tomber.

Le c*apo-regime* renifla.

— J'aimerais laisser tomber qui tu sais. Du huitième étage.

— T'as qu'un mot à dire, répondit sérieusement Lucindo.

— Non, on va faire ce que dit Gus. C'est lui le patron. Où est Fred ?

Lucindo indiqua la fenêtre d'un coup de tête.

— Dehors avec Ripper. Ils font semblant d'être de bons citoyens. Ripper était le premier à sortir. Il dit que les gars sont dans un état lamentable, on leur a tiré dans la tête.

Spinella frissonna, se dirigea vers le bar. Il prit une tasse de café, alluma la télé, s'installa dans un fauteuil. L'écran grésilla.

— Il est si tôt que ça ? gronda-t-il enfin.

— Je te l'ai dit, cinq heures. Essaie cette chaîne indépendante…

On venait d'ouvrir la porte, un homme passa la tête.

— Un flic en civil veut entrer, annonça-t-il. Il dit que c'est pour la forme…

— Dis-lui que personne n'a rien vu, dit Lucindo.

— D'accord mais il veut parler à Mr. Spinella.

— Dis-lui que Mr. Spinella n'est pas en état de recevoir de la visite. Il leur téléphonera lorsqu'il se sentira mieux. Qu'est-ce que c'est, les flics n'ont aucun respect ou quoi ?

Le garde sourit brièvement, referma la porte.

Le chef garde du corps se rapprocha de son patron.

— Qu'est-ce qu'on leur dit, Carlo ? Faudra bien dire quelque chose.

— Les Noirs ont fait le coup.

— OK. Ça vaut bien autre chose.

— Evidemment. Ces sales cons veulent jamais payer leur loyer, ils ont massacré nos receveurs. En les volant sans doute. Ensuite ils les ont déposés devant pour se marrer.

— Oui, ça vaut bien autre chose, répéta Lucindo.

La porte s'ouvrit de nouveau et le garde repassa la tête. Il ne souriait plus.

— Le flic a un mandat, dit-il.

Un autre entra tranquillement. C'était un Noir de taille moyenne, d'un âge indéterminé, bien habillé.

— Navré de vous déranger à cette heure, Mr. Spinella, dit-il d'une voix douce.

— Alors revenez plus tard, gronda Spinella sans lever les yeux.

Le Noir continuait à sourire poliment.

— Nous nous doutions que vous auriez envie de coopérer. C'est terrible ce qui est arrivé à vos hommes.

— Mes employés, fit Spinella. Et vous pouvez compter sur ma coopération. De plus si vous ne trouvez pas les responsables avant ce soir, je les trouverai moi-même.

— Quels responsables ? demanda le flic.

— Vous savez de qui je parle, Walker. Les Noirs. Ça fait un an qu'on s'y attend.

Le détective noir ne se faisait pas d'illusion. Le sourire qu'il arborait le prouvait.

— Vous avez peut-être raison, dit-il. Certains jeunes du ghetto sont d'anciens GI's. La plupart reviennent du Viêt-Nam. C'est un emploi qu'on offre de bon cœur aux Noirs; se faire descendre dans l'infanterie pour la patrie.

— Et alors ?

— Alors ils ne comprennent pas pourquoi on leur pique ensuite la moitié de leur salaire pour vivre dans des taudis plus infects que ceux des Vietnamiens. Alors… vous avez peut-être raison, Mr. Spinella.

Le détective avait retiré un mouchoir de sa poche et le dépliait avec précautions.

— Et j'ai peut-être raison de penser à d'anciens GI's. Regardez ce qu'on a trouvé. Attention, n'y touchez pas.

Il tenait le mouchoir sous le nez du *mafioso*. Spinella y jeta un coup d'œil. Il détourna les yeux, le *souffle* coupé.

— D'où ça vient ? fit-il d'une voix rauque.

— On l'a trouvé sur ce qui restait de la tête de Tommy le Sandman, expliqua le Noir.

Lucindo se penchait en avant pour voir mais le détective repliait son mouchoir.

— Je voulais seulement savoir, poursuivit le flic, si cet objet aurait pu appartenir à l'une des victimes. Vous ne l'aviez jamais vu ?

Spinella avait le regard voilé, les yeux mi-clos.

— J'en ai vu des centaines, dit-il d'une voix automatique. On peut les acheter dans n'importe quel surplus. Foutez-moi le camp, Walker. Laissez-moi en paix.

— Bien sûr.

Le flic se retourna, partit vers la porte puis s'immobilisa.

— Vous avez raison, d'ailleurs on en voit partout. On en a trouvé un autre il y a quelques heures, sur les marches du Capitol.

— Sans blague ? fit le *mafioso* avec une curiosité à peine voilée.

— C'est exact. On y a trouvé encore quatre victimes. Des Blancs. Il y avait aussi un Italien, Mr. Spinella.

— Qui ? demanda le *capo-regime* d'une voix inquiète.

Le flic haussa les épaules.

— On ne le saura pas vraiment avant le rapport du labo et la confirmation des empreintes digitales, mais on croit qu'il s'agissait de Frank Matti.

Spinella ne montra pas de réaction sinon que ses yeux se voilèrent.

Le lieutenant détective Walker lui sourit encore une fois puis sortit, refermant doucement la porte.

Lucindo fit trois pas vers la porte puis se retourna comme un fou.

— Matti et trois de ses hommes ! explosa-t-il. Qu'est-ce qui se passe, Carlo ?

Spinella ne lui répondit pas. Il fixait ses doigts et tapotait nerveusement sa cuisse.

Les deux gardes échangèrent un regard inquiet puis celui qui avait annoncé Walker demanda :

— Qu'est-ce qu'il y avait dans le mouchoir ?

— J'ai pas vu, répondit Lucindo.

Il fit un pas vers son patron, hésita puis demanda :

— Qu'est-ce que c'était, Carlo ? Qu'est-ce qu'il t'a montré ?

— Une décoration, marmonna Spinella. Pour les tireurs. Tu les connais.

La voix du chef garde du corps devint neutre.

— Tu veux dire une médaille de tireur d'élite.

— Oui, je crois, gronda Spinella.

— Oh putain ! gémit Ripper.

Lucindo était figé sur place. Une multitude d'expressions passaient sur son visage.

Spinella tendait la main vers le téléphone.

— Une menace de mort, annonça-t-il. Devant chez moi.

— Qui appelles-tu ? demanda Lucindo.

— Big Gus évidemment. Je ne tiens pas à me battre tout seul, Rocky. Pas contre ce mec-là.

— Mais qu'est-ce qu'il fait dans ce bled ?

— Devine, suggéra avec ironie Spinella.

Il changea d'avis, repoussa le téléphone.

— Toi, tu vas appeler, dit-il à Lucindo. Dis-leur ce qu'on sait et que j'arrive.

Il quitta son fauteuil et se dirigea vers sa chambre.

— Je vais me raser et m'habiller. On prendra la Lincoln. Sors-la.

Lucindo décrochait l'appareil et Ripper Aliotto quittait la pièce lorsque Spinella passa dans sa chambre.

Il referma la porte d'un coup de pied, commença à quitter sa robe de chambre. Il eut l'impression d'une présence derrière lui. Avant de

pouvoir réagir il sentit la pression d'un canon contre sa nuque.

Une voix froide, un chuchotement glacial, lui parvint aux oreilles.

— Pas un geste, Carlo, tu vivras quelques instants de plus.

Spinella pensa avec ironie que c'était la seule suggestion sensée qu'on lui avait faite depuis son réveil.

CHAPITRE VII

Le type avait une tête de plus que Spinella mais ne pesait guère plus. Cent kilos de muscles, d'endurance. Ça se voyait à la manière dont il se tenait, à ses gestes de grand félin, à ses mouvements réguliers et fluides.

— Pas de conneries, commanda l'Exécuteur.

Sa voix était autoritaire. Il contrôlait la situation.

Carlo Spinella n'avait pas l'intention de faire une connerie.

Il se battit contre l'instinct de fuite, mais se tint immobile, paralysé.

— Je n'ai rien contre vous, Bolan.

La mort le fixait et la mort avait les yeux bleus. Spinella frissonna.

— Y a pas de quoi se disputer, Mack.

— Je ne suis pas ton juge, lui dit l'Exécuteur. Je ne suis pas venu bavarder.

Le type poussa Spinella vers le lit. Il tomba dessus et une médaille de tireur d'élite tomba sur les draps à quelques centimètres de ses yeux.

Il n'arrivait plus à respirer. Ses oreilles bourdonnaient, il avait mal partout, même ses cheveux lui faisaient mal.

C'était donc ça, la peur. L'impression abominable que tout allait se terminer, que tout le travail, tous les efforts n'avaient servi à rien. Et cette réalisation faisait mal. Physiquement.

Le type tenait un Beretta noir près du visage de Carlo. Il y avait un long silencieux fixé à l'extrémité du canon. Carlo voyait la fin, la fin de tout.

— Vous ne vous en sortirez pas, chuchota-t-il. Aucun moyen. Mes hommes sont partout dans la maison, les flics sont dehors. C'est con, ce que vous faites.

— Le Milieu m'a condamné à mort il y a trois siècles, fit le type en haussant un peu les épaules. Un mort n'a rien à perdre.

Spinella croyait avoir du coton dans la bouche, de la poussière sur la langue. Ses paroles l'étranglaient.

— D'accord, qu'est-ce que je dois faire ? Je ne suis pas prêt, je ne veux pas y passer. Ça n'a pas de sens, c'est trop con de crever. Je ne

vous connais même pas, on ne s'est jamais vu. Alors pourquoi, hein ? Hé ! Bolan, parlons au moins !

Sans vouloir y croire Spinella vit remonter le canon du Beretta. D'environ un centimètre.

— OK, mais pas de discussion, Carlo.

Un espoir.

Il aurait pu pousser un cri, ameuter les gardes. Il recevrait aussitôt une balle dans la gueule. Evidemment le type y laisserait sans doute la vie aussi. Il tomberait par terre près de Carlo.

Peu réconfortant comme pensée.

— Je ne discuterai pas, marmonna-t-il. Ecoutez, Bolan, vous avez raison. L'Organisation est pourrie. On entend parler de fraternité, d'honneur et tout, mais c'est de la foutaise. Merde ! On ne m'a jamais fait de cadeau à moi ! On m'a permis de travailler, c'est tout. J'ai pris ce que j'ai pu, et encore il a fallu leur en rendre la moitié. Des foutaises, Bolan. On se raconte des bobards.

— Ouais, fit le grand type.

Sans plus.

Ce monologue avait sans doute plus de sens pour Spinella que pour Bolan. Surtout, pensa-t-il, parce que c'était la première fois qu'il disait ce qu'il pensait vraiment. La vérité jaillissait de ses lèvres comme une confession. Le rite du mourant.

— C'est vrai, ajouta-t-il.

Sa voix avait revêtu le ton de la sincérité comme celle d'un homme qui aurait vécu une expérience mystique.

— Prouve-le, dit Bolan. Va ouvrir la porte. D'un centimètre, pas plus. Appelle le chef des gardes. Compris ?

Appeler Rocky ? Le laisser tuer ?

Evidemment ! C'était la seule issue. Les faire entrer un à un, les descendre, tuer Carlo ensuite.

Bolan devait lire les pensées du *mafioso*.

— Ta seule chance, Carlo. Appelle ou tu y passes.

Spinella appela.

Il se leva péniblement du lit, tituba jusqu'à la porte, s'immobilisa un instant pour jeter un coup d'œil autour de la pièce, mit de l'ordre dans ses vêtements, ouvrit la porte, héla.

— Hé, Rocky ! Amène-toi un instant !

Il entendit grogner son garde du corps, recula, laissant la porte légèrement entrebâillée, et se laissa tomber sur le bord du lit, les

yeux baissés.

Il n’avait pas envie de voir la mort de Rocky.

Ils avaient fait un long chemin ensemble, ils étaient amis, mais Spinella ne ressentait pas de culpabilité, seulement le regret. Il aurait fait n’importe quoi pour se raccrocher à la vie.

Lucindo entra comme d’habitude, d’un pas brusque, claquant derrière lui la porte. Spinella l’aimait comme un frère mais il ne pouvait pas lever le regard.

— On nous attend, annonça le garde du corps. Ripper sort la voiture…

Il venait de comprendre.

Il en eut le souffle coupé, fixa le regard involontaire de Spinella. Oui, Rocky venait de comprendre.

— Carlo, pourquoi ? s’écria-t-il en se jetant de côté, les doigts plongeant dans l’échancrure de son veston, s’efforçant d’effectuer un retournement pour confronter le grand type qui se tenait dans l’ombre.

Un souffle quitta l’ombre, un deuxième suivit de près. Rocky continua son mouvement latéral puis s’effondra, les doigts crispés sur son Holster, le haut du crâne envolé.

Spinella ne regrettait plus rien, il ressentait une espèce de gratitude en contemplant la dépouille de son ami.

Où allait-on en un quart de seconde ?

Où était passé Rocky Lucindo ?

Spinella n’en savait rien mais il était toujours là, lui, et que ce n’était pas le moment de s’en lamenter.

— Combien d’autres ? demanda le grand type.

— Ils sont tous dehors avec les flics, répondit rapidement Spinella. Sauf Ripper Dan Aliotto qui prend la voiture derrière…

— Ripper Dan est bon chauffeur ?

— Ouais, le meilleur.

— Habille-toi, ordonna le grand type d’une voix glaciale.

Où se trouvait Rocky ? Quelle question stupide, voyons. Nulle part. Il serait plus intéressant de savoir où allait partir Carlo Spinella.

Il n’en savait rien mais il emboîta le pas de Bolan et descendit avec lui au garage.

Bolan ne plaisantait pas.

CHAPITRE VIII

Effectivement, Ripper Dan était un bon chauffeur, très habile. Il dirigea la grosse voiture à travers le chaos des véhicules garés devant l'hôtel, lançant diverses plaisanteries aux policiers qui le laissèrent passer en souriant. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, fixa les deux hommes assis à l'arrière.

— OK, et maintenant ?

— En Virginie, commanda le grand fumier assis près de Spinella.

— Oui, ajouta celui-ci. Prends la 29. Et ne fais pas de conneries, Ripper. C'est pas le moment.

Le chauffeur acquiesça. Mais l'admonition de son patron avait été inutile. Ripper Dan avait reconnu Mack Bolan dès qu'il l'avait vu.

D'où était-il sorti, comment était-il entré et comment avait-il pu braquer Carlo et Rocky dans la maison ? Ces questions étaient sans intérêt, seuls les faits comptaient. Le grand type se trouvait derrière et il tenait un gros pistolet noir sous l'aisselle de Carlo. Un geste, un souffle, et la grosse arme tonnerait. Ripper Dan concevait un grand respect pour le personnage assis derrière car celui-ci les tuerait sans sourciller à la moindre occasion.

Il avait posé ses mains sur le haut du volant, en pleine vue. Carlo était assis directement derrière lui, Bolan à côté en biais, là où il pouvait surveiller ce qui se passait devant.

Du coup Ripper Dan pouvait aisément le voir dans le rétroviseur. Ce type était quelque chose à voir. Il ne ressemblait guère au dessin qu'on avait fait de lui. Enfin, si… un peu. Mais des milliers d'hommes correspondaient à ce signalement. Seul un homme avait ce visage. D'ailleurs ce n'était pas le visage en lui-même mais plutôt l'expression du visage qui identifiait Mack Bolan.

Ripper Dan frissonna, il avait peur. Il avait les mains moites et les tripes nouées. Ce type portait la mort en lui, et ça se voyait. Combien d'hommes avait-il tués ? Des centaines sans doute. Peut-être des milliers.

Il était différent.

Après quinze années passées dans le Milieu Ripper Dan avait fait connaissance avec pas mal de tueurs professionnels. Il avait dîné

avec des anciens de Murder Inc. Des durs. Mais ils n'étaient pas comme Bolan. Il était à part.

Ripper Dan aurait aimé connaître la différence. Il n'arrivait pas à comprendre, et ça le gênait.

Inconsciemment, il haussa les épaules et jeta un coup d'œil dans le rétro. Il croisa brièvement un regard bleu-acier et c'était comme si un message était passé.

Mais lequel ? Quel message ?

Ripper Dan n'en savait rien. Mais il crut comprendre, reconnaître la différence.

Le respect.

Oui, c'était bien ça. On respectait ce mec. Mais on ne le respectait pas comme les autres tueurs qui inspiraient plutôt la peur. Eux, on les respectait mais on se sentait supérieur. Plus faible peut-être, mais meilleur. Avec Bolan c'était le contraire, on se sentait inférieur, on se souvenait de ses torts ; pas des siens.

Et voilà.

Ripper Dan jeta encore un coup d'œil dans le rétro; c'était bien ça. On le trouvait presque sympathique... même avec le gros pistolet noir.

Il toussa poliment.

— La Virginie, vous avez dit. C'est grand.

— Ne déconne pas, gronda Carlo. Tu sais très bien où il veut aller !

Un message supplémentaire fit ricochet sur la surface plane du rétroviseur. Ripper Dan comprit où voulait aller ce type.

— Vaut mieux pas, annonça-t-il. Gus s'y est entouré d'une vingtaine de gars. C'est une forteresse imprenable avec un radar électronique. Vous ne devriez pas y aller.

— Je n'y vais pas, répondit la voix glaciale. Carlo y va.

Ripper Dan se sentit rejeté malgré sa tentative amicale. Peut-être avait-il eu tort au sujet du type. Et Carlo le fustigeait du regard. C'était déconcertant.

Le chauffeur se concentra sur les rues de Washington. Quelques instants plus tard ils étaient en Virginie, en rase campagne.

Le voyage se fit en silence, et il était presque sept heures lorsque Ripper Dan tourna sur la petite route qui menait au domaine de Riappi.

Cette propriété s'étalait sur trois hectares clos de murs, un parcours de golf au nord et des champs ailleurs. Un étroit chemin macadamisé quittait la route d'accès et montait jusqu'à l'immense grille qu'on ne pouvait qu'ouvrir de l'intérieur.

Cet endroit avait toujours flanqué les jetons à Ripper Dan. C'était comme une prison, et le chauffeur avait passé trop d'années à l'abri durant sa jeunesse pour se sentir à l'aise auprès de ces murs.

— Arrête ici, commanda la voix de glace.

Ils s'arrêtèrent à cent mètres de la grille.

D'une voix à peine audible, Spinella s'adressa à Bolan.

— Dites, faut pas écouter Ripper Dan, je peux vous faire entrer si vous y tenez.

— Sortez, fit Bolan. Tous les deux.

Carlo Spinella sortit le premier, Aliotto ensuite et du même côté que son patron.

Bolan descendit de l'autre côté de la voiture.

— Sur le ventre, dit-il. Les bras et les jambes écartés.

Merde ! Se faire assassiner couchés, une balle dans la nuque ! Encore une livraison à domicile !

Spinella protestait en gémissant mais s'allongeait tout de même.

Bolan transféra le Beretta à sa main gauche et sortit l'énorme pistolet argenté au canon ventilé.

Ripper Dan n'en revenait pas de la taille de l'engin qui mettrait sans doute fin à ses jours. Pourquoi ce changement d'armes ? Une espèce de cérémonial à la con ?

Il avait entendu parler de cette arme. Un Auto-Mag, un automatique à balles Magnum, des .44 mm. L'impact de ces balles équivalait à celles des carabines de chasse, et Ripper Dan avait entendu dire comment Bolan s'en servait.

Il fut lui-même surpris par sa décontraction.

— J'encaisserai debout.

— Fais ce que je te dis sinon tu encaisses dans les genoux.

Aliotto lança un coup d'œil sur son patron qui était allongé.

— Bon, si c'est ce que vous voulez mais je vous ferai face.

Le type ne regardait plus Aliotto mais fixait un point distant d'une centaine de mètres.

Deux des gardes de Riappi étaient sortis de la baraque près de la grille et dévisageaient le trio.

Et merde ! N'arrivaient-ils pas à voir le canon que ce mec tenait à la main ?

— C'est con, Bolan, s'écriait Spinella. Qu'est-ce que ça va vous rapporter ? Ces gars vont sortir à toute vitesse et vous poursuivre à travers toute la Virginie.

— Pas ceux-là, Carlo, murmura le grand type.

Il leva le gros pistolet, le tendit, caressa deux fois la détente. Deux coups de tonnerre et les deux hommes près de la grille se redressèrent subitement puis disparurent, emportés par les projectiles. Le tout se passa si rapidement que Ripper Dan ne comprit pas immédiatement qu'on avait tiré sur eux et non sur lui.

Ses genoux défaillirent et il dut se retenir contre la voiture pour s'empêcher de basculer jusqu'à terre.

Spinella avait roulé de côté et tendait la main comme s'il voulait se préserver des balles. Puis il comprit aussi.

Les détonations faisaient encore écho et Spinella murmurait sans cesse « Doux Jésus » lorsque Bolan cracha ses dernières instructions.

— Va prévenir Riappi, Carlo. Je ne vais pas faire sauter sa baraque cette fois-ci. Je veux Lupo. Dis-lui, Carlo.

— Oh, mon Dieu, oui ! s'écria Spinella.

Bolan fixa brièvement Ripper Dan, lui ordonnant sans voix de réintégrer la voiture.

Sans un mot le chauffeur s'exécuta. Bolan monta devant près de lui.

Aliotto écrasa l'accélérateur, fit demi-tour en dérapant vers la route.

— Vous êtes un drôle de gars, dit-il.

Il ne reçut aucune réponse. Bolan s'était retourné et regardait la fuite éperdue de Carlo Spinella qui se précipitait vers la demeure fortifiée de Gus Riappi.

Carlo tenait un mouchoir à la main et l'agitait fébrilement, affolé qu'on puisse se méprendre et lui tirer dessus.

Mais Ripper Dan était tranquille – tout s'était passé trop vite. On reconnaîtrait Carlo avant de réagir.

Ripper Dan Aliotto ne se faisait pas de bile pour Carlo; Carlo avait du bol.

Enfin… peut-être.

— Je peux vous aider, mon gars, annonça doucement Aliotto.

— Ça vaudrait mieux pour toi, mon gars, répondit Bolan.

— C’est Lupo que vous voulez, hein ? C’est lui ?
— C’est lui, répondit froidement Bolan.
— Peut-être était-ce plutôt Ripper Dan qui avait du bol.

Dès huit heures du matin la ville entière, pourtant accoutumée aux événements retentissants, était en émoi à cause de Mack Bolan. Les soucis électoraux passèrent au second plan, les journalistes, les congressistes, les diplomates et les bureaucrates, tous ceux qui faisaient partie de la communauté gouvernementale, tournèrent d’un commun accord leur regard sur l’homme en noir.

Au cours d’une émission radiophonique un journaliste avoua : « Certes il y aurait à faire à Washington un travail digne de Mack Bolan… » Mais il ajouta : « Cependant, si Mack Bolan se trouve effectivement dans la capitale, il est peu probable qu’il puisse survivre à cette journée. Washington est la ville des Etats-Unis qui peut se vanter d’avoir les plus importantes réserves de polices; cinq mille policiers municipaux et toutes les polices secrètes, la C.I.A., le F.B.I., la police du Capitol, la police de Parks et la police militaire. De plus, si tous ces hommes ne suffisent pas, le District pourrait faire appel aux forces de l’ordre des Etats environnants. »

Un autre journaliste dont les sources étaient sûres décrivit l’inquiétude du F.B.I. qui constatait l’arrivée de nombreux tueurs à gages, ceux-là même qui faisaient surface dès l’apparition de l’Exécuteur et qui risquaient de mettre Washington à feu et à sang.

Au National Airport on arrêta puis relâcha trois groupes de tueurs indépendants durant la première demi-heure de surveillance. Le F.B.I. les mit en garde mais dut les relâcher.

Plus tard encore un porte-parole du gouvernement s’expliqua : « Nous ne pouvons pas, il semble, empêcher la rencontre entre Mack Bolan et le Milieu criminel. Bien entendu nous surveillons les éléments criminels de la ville mais nous devons, pour l’instant, attendre les développements ultérieurs avant d’entamer une action efficace. »

Lors d’un journal télévisé le porte-parole du maire déclara que la solution du problème serait l’appréhension de Mack Bolan par la police. Mais il ajouta que la police s’était révélée jusqu’alors impuissante et qu’il y avait peu de chances pour que la situation s’améliore.

— Cet homme est à part. Nous nous servirons de l'Anti-Crime Bill de 1970 et toutes les forces policières de la communauté seront dirigées à partir d'un P.C. central. La première directive de la police métropolitaine est d'arrêter Mack Bolan. Toutes les permissions ont été annulées jusqu'à nouvel ordre.

Lorsqu'on lui demanda combien d'hommes s'occupaient de l'affaire, il répondit :

— Je peux seulement vous dire que la police a organisé une offensive très complète et utilise aussi bien des policiers civils que militaires.

Lorsqu'on lui demanda si c'était légal d'employer la police militaire, il répondit que Bolan était techniquement un déserteur et qu'il devait toujours comparaître devant un tribunal militaire.

Au même instant la police passait à l'action. Les rues de la capitale furent parsemées de barrages. On mit sous surveillance les gares ferroviaires et les arrêts principaux d'autobus. Des policiers envahirent l'aéroport. On estima que la moitié des taxis étaient conduits par des policiers en civil, que de jeunes et jolies auxiliaires avaient pris place dans les agences de location de voiture.

Vers la mi-matinée les indicateurs annoncèrent qu'un certain chef mafioso, Carlo Spinella, avait disparu avec toute son équipe et que Gus Riappi, le *capo* du District, s'était barricadé avec une petite armée derrière les murs de sa propriété en Virginie.

Plusieurs détectives constatèrent l'arrêt de toute activité criminelle.

— Les *bookies* se sont barrés, et je n'ai pas vu de coursier de la journée, dit un capitaine. Il leur a flanqué la trouille, on se souvient encore de ce qu'il a fait à Boston la semaine dernière. Mais ça nous rend le boulot plus difficile. On sait partout que ce type est sur le sentier de la guerre, alors on se fait tout petit. Nous espérions pourtant nous servir de certains criminels comme appât.

Un autre policier qui préféra l'anonymat dit :

— Nous espérons qu'il se rendra compte du danger et qu'il disparaîtra. Nous avons assez de mal sans lui.

Pourtant Bolan n'avait pas l'intention de disparaître.

Il continuait la chasse comme d'habitude.

Il cherchait, il traquait Lupo.

Il le poursuivrait si besoin jusqu'aux portes même de l'enfer.

CHAPITRE IX

On appelle la partie de Massachusetts Avenue qui longe Rock Creek et le Potomac Parkway l'allée des Ambassades car il s'y trouve la plus grande concentration de missions diplomatiques aux Etats-Unis.

J.A. Carrico avait cru bon d'y installer deux ans auparavant le Q.G. du groupe IMAGE *(Institute for Minority Action Group Encounters)* dont il était le directeur. Il avait trente-deux ans, était d'origine italienne. Il était plus connu dans certains milieux par le nom de code « Lupo ».

Lupo promouvait activement l'idée qu'IMAGE représentait les minorités défavorisées et exerçait tout son pouvoir pour améliorer leur sort. Mais il préférait rester dans l'ombre et laisser agir un homme de paille, un conseiller politique habile, Milton Campbell.

En fait IMAGE n'était qu'une organisation de front pour cacher le jeu politique de la Mafia et le vieil hôtel dans l'allée des Ambassades abritait dans ses sous-sols un complexe audio-visuel élaboré ainsi qu'un standard téléphonique capable de capter et d'enregistrer les appels officiels qu'on faisait à Washington.

Justement un enregistrement télévisé se faisait au sous-sol lorsque l'arrivée de Mack Bolan se faisait savoir.

Un homme d'une trentaine d'années, aux allures nerveuses, était assis derrière un bureau et transpirait sous les rayons des projecteurs tout en fixant l'objectif d'un œil solennel.

Un interrogateur hors champ posait des questions. Le témoin répondait avec des accents sincères.

— Donc, en tant que détective privé de New York, vous avez accepté d'effectuer des recherches pour l'épouse du congressiste ?

— Oui, monsieur. Elle avait l'intention de demander le divorce et elle tenait à avoir des preuves en main.

— Pourtant elle ne l'a jamais demandé ce divorce. Comment…

— Vous allez comprendre. Lors de mon enquête sur le congressiste Fuller j'ai découvert des faits choquants qui…

— Veuillez vous restreindre, Mr. Turner, et répondre aux questions qui vous seront posées. Ainsi comme détective privé

employé par Mrs. Fuller vous avez fait une enquête sur son mari.

— Oui, monsieur, c'est ça.

— Vous avait-elle donné des directives plus précises ?

— Oui, monsieur. Mrs. Fuller pensait que son mari la trompait avec une femme. Elle m'a demandé de me renseigner.

— Elle croyait à l'infidélité de son mari ?

— Oui, monsieur. Elle espérait obtenir des preuves.

— Je vois. Et avez-vous obtenu ces preuves.

Le témoin eut un sourire complaisant.

— En quelque sorte, oui.

— Veuillez vous expliquer.

— J'ai filé le congressiste Paul Fuller le soir du 14 janvier de cette année. Il s'est rendu au *Starlight Inn,* un motel près de Lakeside, dans l'Etat de New York.

— Le congressiste s'y est inscrit ? Sous son propre nom ?

— Non, monsieur. Il n'est pas passé par la réception mais s'est rendu dans le bungalow numéro 4. Il a frappé, on l'a fait entrer.

— Vous ne possédez donc aucune preuve que le congressiste Fuller se soit rendu au *Starlight Inn* à Lakeside dans la soirée du 14 janvier ?

— Si, monsieur. En de tels cas nous prenons forcément des précautions. J'ai des preuves.

— Des preuves de quelle sorte ?

Le détective leva l'agrandissement d'une photo qu'il affirma avoir prise personnellement avec de la pellicule infrarouge. On pouvait distinguer un bungalow du genre qu'on voit dans les motels. Il y avait un 4 sur la porte. De profil un homme entrait dans le bungalow.

— J'ai pris cette photo et je possède aussi une attestation du concierge du *Starlight Inn* qui confirme l'heure et la date ainsi que l'identité du sujet.

— Cette documentation serait-elle admise par un tribunal ?

— Pour un divorce, oui. Les photos sont toujours admises, monsieur. Nous disposons d'appareils spéciaux, nous pouvons marquer la date et l'heure sur la pellicule sans l'exposer.

— Je vois. Poursuivez.

— Eh bien, je lui ai laissé une dizaine de minutes pour se mettre en train.

Le témoin fixa l'objectif d'un œil lubrique.

— Puis je suis entré par la fenêtre de devant. C'est alors que j'ai pris la seconde photo.

L'autre agrandissement emplit l'écran en gros plan. En détail. Deux personnes, nues, se trouvaient dans une chambre, elles étaient debout, enlacées.

— Vous reconnaîtrez sans peine le congressiste, remarqua le détective avec un sourire cynique. L'autre personnage est un pédé de Lakeside, un type qui fait des passes. Aussi vous comprendrez pourquoi Mrs. Fuller a décidé de laisser tomber cette histoire. Ils ont deux enfants.

L'interview se termina avec des questions sur les preuves, l'identification du congressiste et la documentation du détective. Dès la fin de l'enregistrement Lupo passa au labo voir la qualité des agrandissements.

— Pas mal, dit-il au technicien en les examinant.

— On ne pourrait pas faire mieux, lui dit l'homme. J'ai gommé trois fois à *l'airbrush* le trucage. Je défie n'importe qui de prouver que ce sont des faux.

— Pas la peine, rétorqua Lupo. Si ce con ne coopère pas, on le supprimera tout simplement.

— OK. Deux tirages ?

— C'est ça, gronda Lupo en repartant dans le studio.

Raymond LaCurza, son bras droit, l'attendait en faisant la gueule. Il se leva en le voyant, se rapprocha.

— Pourquoi la gueule ? fit Lupo.

— Des emmerdes, gronda LaCurza. C'est ce fumier de Bolan, Jack.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

— Le con. Ici. A Washington.

Lupo le fixa d'un regard stupéfait puis le prit par le bras, l'entraîna dans une petite salle de conférence et referma doucement la porte.

— Dis-moi, fit-il calmement.

— Je t'ai parlé du contrat Vitale hier soir. J'y ai envoyé l'équipe pour l'annuler. Je t'ai dit…

— Oui, oui. Tu me l'as dit. Et alors ? Quel rapport avec Bolan ?

— J'y arrive. Les gars de Carlo n'ont pas été descendus par les Loups de Matti. Mais par Bolan.

— Comment le sais-tu ? demanda rapidement Lupo.

— On le dit sur tous les tons à la radio. Il a laissé sa carte de visite. Il a trouvé Matti aussi.

— Des ennuis ?

— Ils sont tous morts sauf Vasquez, Bandolero Vasquez, un petit Porto-Ricain. Il…

— Je me fous de lui ! cracha Lupo. Et la femme ?

— La nana Vitale ?

LaCurza secoua la tête.

— Merde, j'en sais rien. Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir…

— Renseigne-toi ! Dis-le moi aussitôt. Je veux qu'on la récupère. Et en bonne santé !

— Oui, bien sûr. Au sujet de Vasquez. Il nous inonde d'appels d'urgents, il…

— Trouve-le, commanda Lupo. Avec une équipe.

— Tu veux dire ?…

— Evidemment ! Je ne tiens pas à ce que ce petit imbécile mène Bolan jusqu'à nous. Occupe-t'en tout de suite. Après, tu appelleras New York, tu connais le numéro, et tu me passeras la ligne sur le combiné brouillé. Je vais lui faire la peau à ce Bolan !

LaCurza se retourna, partit vers la porte.

— Et n'oublie pas la femme, lança Lupo. Ne déconne pas une seconde fois !

Le lieutenant acquiesça puis sortit.

Lupo quitta aussitôt la salle de conférence pour passer de nouveau dans le studio. Il s'adressa à son directeur de productions.

— Je veux que la bande de Harmon Keel soit prête aujourd'hui avant midi. Et ne me dis pas que tu ne peux pas. Je la veux aujourd'hui !

— Mais Mr. Carrico, s'écria le producteur, sans la femme je ne peux rien faire !

— Pourtant il le faudra. Truque la bande, falsifie tout ce que tu veux mais il me la faut aujourd'hui.

Le producteur partit en secouant la tête. Lupo monta jusqu'à son bureau au-dessus.

Andy Lucchia, son secrétaire particulier, l'attendait. Lucchia avait vingt-huit ans, il avait fait son droit à la Columbia Law School et son service militaire dans la C.I.A. au Cambodge d'où il était récemment revenu. En plus de ses services de secrétaire il était le garde du corps de Lupo.

— T’as entendu pour Bolan ? s’enquit amèrement Lucchia.

— Oui, répondit Lupo. Raymond appelle New York. Passe-moi la communication aussitôt.

Le secrétaire acquiesça.

— Ça pourrait être grave, dit-il en pensant à Bolan. On continue quand même ?

— Oui. Et on fauche la tête de Bolan au passage. Dès que j’en aurai fini avec New York, tu me trouveras Milton Campbell. On fait le grand coup ce soir.

— Ce soir ?

— Tu m’as bien entendu, Andy.

Lupo passa dans son bureau et ferma la porte à clef.

« Oui, ce soir, se dit Lupo. La Chose de toutes les Choses. Le coup d’Etat invisible, la prise du gouvernement des Etats-Unis par la Mafia. »

Evidemment la présence de Bolan n’arrangeait rien, mais il finirait comme les autres aux pieds du conquérant, le nez dans la poussière.

CHAPITRE X

Bolan avait mis un costume bleu et il se préparait à quitter définitivement le petit appartement qu'il avait loué dans un quartier au nord de Washington.

Vêtue d'un pantalon serré et d'une cape, Claudia Vitale se tenait près de la fenêtre et regardait la rue en bas.

Ripper Dan Aliotto était assis à la petite table de la kitchenette, les yeux rivés sur la jeune femme.

Bolan ajusta son Holster puis boutonna son veston.

— Il est l'heure, annonça-t-il. Toujours décidé, Ripper ?

Comme à regret le *mafioso* détourna le regard des fesses de Claudia pour fixer Bolan. Il toussa nerveusement.

— J'suis venu jusqu'ici, j'irai jusqu'au bout.

— Comprends-moi bien, lui dit Bolan. Si tu veux partir maintenant, tu pars. Sans ennuis de ma part. Mais si tu restes et si je m'aperçois que tu me doubles… disons que tu auras de graves ennuis.

— Je sais. J'irai jusqu'au bout.

Un éclair traversa le regard de Bolan, un semblant de sourire.

— OK, fit-il avant de se tourner vers la jeune femme. Claudia ?

— J'en suis, répondit-elle d'une voix feutrée.

— Les mêmes conditions.

— Je comprends bien. J'en suis.

— Bien.

Bolan se dirigea jusqu'à la porte.

— Allons-y, Ripper.

Tandis que Ripper Dan Aliotto se levait, Bolan s'adressa à la jeune femme.

— Commencez la série de coups de fil dès que nous serons sortis. Ne parlez jamais plus de dix minutes dans un endroit, raccrochez, repartez. Racontez seulement ce qu'il faut, ne perdez pas un instant.

— Je sais ce qu'il faut faire, murmura-t-elle.

— J'en suis sûr, gronda Bolan.

Elle se retourna et lui sourit.

— Je ne vous décevrai pas.

Aliotto passa entre eux en se dirigeant vers la porte. Bolan profita de cette diversion. Il se planta devant une glace et colla une fausse moustache sous son nez puis se mit des lunettes de soleil. Il suivit ensuite Ripper.

— Soyez prudent, lança derrière lui la jeune femme.

— Vous aussi.

Il referma la porte.

Aliotto lui sourit.

— Elle vous aime bien.

— J'espère que je pourrai lui faire confiance.

— Ça, je n'en doute pas une seconde.

— J'espère que je pourrai te faire confiance aussi. Finalement je te trouve plutôt sympa.

Le visage du *mafioso* se fendit d'un immense sourire.

— Moi aussi, dit-il. Mais je ne pensais vraiment pas qu'un jour je me trouverais sur le sentier de la guerre aux côtés de Mack Bolan.

— Appelle-moi Frankie. Dès maintenant.

— D'accord, Frankie.

— Et tu n'es pas sur le sentier de la guerre, tu vas conduire, c'est tout.

— De toute façon je ne pourrais pas faire autre chose. Je n'ai jamais tué qui que ce soit, je ne suis pas près de commencer.

Bolan ne répondit pas. L'autre devait un peu rallonger la sauce. Ils se dirigèrent vers l'escalier, dépassant l'ascenseur dans le couloir.

— La fille… dit Aliotto.

— Ouais ?

— C'était… euh… c'était la femme de Jack Vitale.

— Oui, je le sais, répondit Bolan d'une voix légèrement crispée.

— Vous avez remarqué comme elle me regardait ? Ils n'étaient mariés que depuis un an lorsqu'il a été tué. A Boston, vous savez. Alors elle ne supporte pas les gars de l'Organisation. Je pensais que ça vous serait peut-être utile de le savoir. Elle croit que nous sommes tous des assassins.

Le *mafioso* haussa les épaules puis descendit d'abord l'escalier.

— Qui sait, elle a peut-être raison, fit-il en regardant Bolan pardessus son épaule. Je peux la comprendre malgré tout, elle n'a pas pu enterrer son mari. J'ai entendu dire qu'on l'avait foutu dans la baie avec du ciment aux pieds.

L'homme faisait de son mieux pour faciliter leurs rapports. Bolan se laissa faire.

— Que faisait Vitale ?

— J'sais pas, il sortait de l'université. Un des gars de la nouvelle vague comme Lupo. Après tout c'est avec notre fric qu'ils passent quatre années à se la couler douce dans une université, et ensuite ils passent leur temps à dire du mal de nous. Les gars comme eux ne sont pas beaucoup appréciés. Ils disent que nous sommes démodés. Je suppose que c'est pour ça que Vitale s'est fait descendre. Trop désagréable. Personne ne l'aimait.

— Tu ne le connaissais pas personnellement ?

— Non, pas du tout. Il était avec la famille de Boston.

— Lupo aussi, annonça Bolan.

— Ah bon ? Je ne le savais pas.

Ils arrivèrent au rez-de-chaussée et partirent vers le parking derrière l'immeuble. Ripper Dan marcha près de Bolan, allongeant le pas.

— Combien faites-vous ? demanda-t-il hors d'haleine.

Bolan ne lui répondit pas.

— Quelque chose ne tourne pas rond, dit-il enfin.

— Où ça ?

Bolan ouvrit la porte et poussa Ripper Dan devant lui.

— Pas ici, dit-il. Ailleurs. Ça ne fait rien. Prends la voiture, fais deux fois le tour du pâté de maisons. Prends-moi devant au second passage.

Le chauffeur acquiesça avant de sortir seul.

Bolan demeura dans l'immeuble, la porte de service légèrement entrouverte. Il vit Aliotto monter dans la voiture et quitter le parking. Il resta à surveiller les environs durant quelque trente secondes puis traversa l'immeuble et s'immobilisa devant l'entrée.

Il prenait seulement des précautions habituelles, assurant ses arrières comme il avait appris à le faire au Viêt-Nam.

Le Viêt-Cong s'était avéré un adversaire redoutable mais pas plus dangereux que l'ennemi américain. Bolan avait un immense respect pour les qualités combatives des *mafiosi*.

Relâcher d'un instant sa prudence serait son arrêt de mort. Pourtant parfois la mort ressemblait à un sanctuaire, et Bolan aurait bien apprécié un peu de repos.

Mais ce serait trahir son pays, son idéal. Il y avait un gigantesque travail à faire, et il le ferait avec toute la volonté dont il était capable.

Il observa le premier passage de Ripper Dan, constata qu'il n'y avait pas de filature.

Quelques instants plus tard il monta dans la voiture auprès du *mafioso* qui écrasa l'accélérateur et prit la direction du front.

Dans l'appartement qu'ils venaient de quitter Claudia Vitale avait pris le téléphone et commençait une série d'appels pour avouer ses crimes, avertir ses victimes et plaider la cause de Mack Bolan.

CHAPITRE XI

Il fallait bien commencer quelque part, Bolan et Ripper Dan Aliotto se rendirent dans un quartier rénové de la capitale, et le chauffeur rangea la voiture près du trottoir devant un ensemble en duplex.

— C'est ici, murmura-t-il. 17-B. Au rez-de-chaussée. Y a un salon, deux chambres, cuisine, salle de bains. C'est tout.

— Combien de portes de sortie ?

— Deux. Ça donne sur un petit jardin derrière, clos de murs.

— Combien sont-ils ?

— Deux. Sammy Spear et un gars qu'on appelle Flash Gordon. Je ne sais pas exactement quel est leur rôle mais ils font partie de la chaîne qui nous mènera jusqu'à Lupo. Les types de la nouvelle vague n'ont pas de préjugés, le Milieu n'est plus exclusivement italien.

— Ce sont des tueurs ?

— Et comment ! Des mauvais. On est déjà venu ici. Carlo devait faire un arrangement pour livrer un rapport à Lupo.

— Quelle sorte de rapport ?

— Sur des contrats. Lupo nous donnait pas mal de contrats à remplir. Je crois que ces gars, Spear et Gordon, étaient des intermédiaires. Lupo ne se montre jamais en personne, je ne l'ai jamais vu. Y a trop d'intermédiaires, c'est pour ça qu'il y a eu la couille hier soir pour la Vitale. Quelqu'un s'est gouré. Lupo n'en voulait à aucun prix de ce contrat. Mais le temps de nous le faire comprendre, il était trop tard.

— OK, fit Bolan. Allons voir les intermédiaires.

Il était un peu plus de midi. Ripper Dan se dirigea jusqu'à la porte, appuya sur la sonnette.

Vulgaire et voyant avec son costume bleu-ciel, une paire de lunettes de soleil sur le nez, Bolan resta bien en vue devant les fenêtres et fit mine d'examiner le quartier.

La porte du 17-B s'entrouvrit un peu dès la seconde sonnerie. Une chaîne de sécurité était mise. Bolan eut l'impression d'apercevoir une blonde bien roulée derrière la porte entrebâillée.

— Que voulez-vous ? demanda une voix plaisante.

— Dis à Sammy que c'est Ripper Dan. Une affaire urgente.

— Je vais voir s'il est là, répondit la blonde.

Ils attendirent, Bolan alluma une cigarette puis se rapprocha lentement de la porte. Une voix plus menaçante s'éleva, le prévenant :

— Pas plus près, mon gars.

Bolan s'immobilisa, croisant les bras.

— C'est toi, Sammy ? héla Aliotto.

— Ouais, où est ton patron ?

— En Virginie.

— C'est ce que je croyais. Qui est-ce, ton copain ?

— C'est Frankie Lambretta. Faut qu'on entre, Sammy.

La porte se referma momentanément puis s'ouvrit entièrement. La voix qui était venue de l'intérieur avait encore reculé.

— Allez, entrez. Un à la fois.

Aliotto grimaça un petit sourire vers Bolan puis entra. L'homme au costume bleu-ciel souffla devant lui une bouffée de fumée avant de suivre le chauffeur.

Sammy Spear se tenait au centre de la pièce, un revolver à canon court braqué sur la porte. Il avait une trentaine d'années, était d'une corpulence moyenne et portait un pantalon froissé et une chemise déboutonnée par-dessus laquelle il avait passé un Holster.

Il y avait aussi un second personnage. Il était vêtu comme le premier, armé aussi, mais son revolver était rangé. Il était plus jeune que Spear et coiffait ses cheveux blonds et crépus à l'africaine. D'une main il tenait un verre, de l'autre une cigarette et s'était adossé au mur du fond.

La blonde bien roulée s'était réinstallée sur le canapé. Elle ne portait qu'un soutien-gorge et un slip transparents. Elle était jolie, un peu vulgaire, toujours prête.

Bolan remarqua également une autre fille, aussi peu vêtue, qui partit discrètement dans la chambre.

Bolan leur tourna à tous le dos et referma tranquillement la porte d'entrée et remit en place la chaîne de sécurité. Lorsqu'il leur fit face de nouveau Spear avait rangé son arme et se dirigeait vers le petit bar mobile dans un coin.

Le tueur s'immobilisa en chemin pour lancer à la blonde :

— Va te foutre quelque chose sur le dos !

La fille sortit, la mine courroucée, et Spear se versa une bonne rasade de bourbon.

— Ça commence à m'énerver, annonça-t-il gratuitement. Si vous voulez un verre, servez-vous. Le barman est sorti.

Aliotto lança un rapide coup d'œil sur Bolan.

— Non, merci, fit-il. On a pas le temps.

— Nous du temps, on a que ça, remarqua l'homme au fond de la pièce.

Il avait la voix lancinante d'un Sudiste.

— Vous êtes sûrs que ce sergent ne vous a pas filés au moins ?

— Ta gueule, Flash, marmonna l'autre.

Gordon sourit à Aliotto.

— Sammy ne veut pas le savoir. Un fantôme erre dans la ville et Sammy est hanté.

Il se mit à rire, leva son verre, porta un toast muet. Spear choisit d'ignorer le commentaire de son compagnon.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il aux intrus.

— J'ai des ordres, je dois trouver Lupo, répondit Aliotto avec des accents de vérité.

L'intermédiaire haussa les épaules.

— Tu connais la routine.

— Y a plus de routine. Toute la ville est bouclée.

Le Sudiste fixait Bolan d'un air insistant.

Le fantôme retira ses lunettes, les rangea, rendit le regard de l'autre.

— C'est chiant, remarqua l'autre tueur. J'ai entendu que toute ta troupe s'est barricadée à la campagne.

— C'est ça l'ennui, avoua Ripper Dan.

— Tant pis pour toi. On est en Alerte rouge, on ne bouge pas, on ne donne rien.

— Alors comment est-ce qu'on va ?... gémit Ripper Dan.

Le Sudiste ricana, les yeux rivés sur Bolan.

— Ce mec me rappelle quelqu'un. Frankie... Frankie comment ?

— Frankie rien, lui répondit une voix glaciale. Je m'appelle Bolan.

Flash Gordon commença à rire mais se tut aussitôt, porta lentement sa cigarette à sa bouche.

Celui qui se trouvait près du bar laissa tomber son verre puis posa les mains sur son estomac.

— Arrête de déconner, c'est pas marrant.

D'une voix monocorde le Sudiste lui répondit :

— Je ne déconne pas, c'est lui.

Spear ne broncha pas, pas un de ses muscles faciaux ne frémit.

— Ripper, tu es une ordure.

Bolan se tenait au centre de la pièce, les jambes écartées, les bras le long du corps, le veston ouvert, le Beretta en pleine vue.

— Planque-toi, Ripper, dit-il doucement.

Aliotto se laissa lentement tomber dans un fauteuil près de la porte, un sourire incertain jouait sur ses lèvres.

— Ne nous emballons pas, suggéra Sammy Spear d'une voix contrôlée. Essayons de nous entendre.

— Tu as des ennuis, annonça l'Exécuteur.

— On a tous des ennuis, rétorqua Spear. Mais personne n'a encore tiré. Alors… qu'est-ce que vous voulez ?

— Lupo.

Le Sudiste ricana de nouveau, nerveusement, sans conviction.

— Vous ne pouvez pas l'avoir.

— Je vous aurai à la place alors.

— Lequel ? grinça Flash Gordon. Vous n'aurez pas le temps de nous avoir tous les deux.

— Essayons.

— Un instant, nom de Dieu, cracha l'autre tueur. C'est des conneries tout ça ! Vous savez bien qu'on a rien à vous dire.

— Tant pis. C'était votre seule chance pour vous en tirer.

Un silence tendu plana dans la pièce. On entendait voler une mouche, le tic-tac d'une montre, la respiration hachée des deux tueurs.

Bolan attendit un long moment, laissant aux deux hommes l'occasion de se tendre, de se fatiguer.

— Parlez, leur dit-il. Ou dégainez.

Sammy Spear fit le premier geste, maladroit, les pieds à plat, les jambes écartées comme un cow-boy qui attend le passage du train.

Bolan l'avait déjà jugé et aligné. Le Beretta toussa doucement, cracha son projectile muet. L'autre n'avait pas eu le temps d'atteindre son arme.

La balle s'écrasa entre les yeux exorbités de Sammy qui s'affaissa brutalement contre le petit bar dans un fracas de verre brisé et de bois craqué en gargouillant son dernier râle.

La seconde balle se dirigeait déjà sur Flash Gordon qui s'était jeté sur le côté, plongeant vers la chambre. Elle lui fracassa le bras droit, le retourna vivement. La balle suivante le cueillit sous le menton, le

culbuta, l'expédia contre la porte mi-fermée. Il arrêta sa course mortelle sur la moquette de la chambre.

Ripper Dan Aliotto s'était à moitié levé, le visage inexpressif.

— Merde, c'est raté, marmonna Bolan.

— Si on veut, rétorqua Aliotto. Mais pas entièrement.

La blonde, qui était toujours en soutien-gorge et en slip, arriva de la chambre. Elle avait reçu sur l'estomac le geyser du sang de Flash Gordon. Son joli visage était défiguré par l'horreur.

Bolan rangea le Beretta.

— C'est pas très agréable par ici, lui dit-il.

Elle était tout à fait décontenancée, même avant d'apercevoir l'immondice de l'autre côté de la pièce.

— Vous lui avez fait sauter l'œil, s'écria la blonde.

En effet un des yeux de Sammy avait bondi de son orbite et gisait sur la moquette, l'iris tourné vers le plafond, des filaments enroulés.

Ripper Dan s'effondra dans le fauteuil.

— Nom de Dieu ! gémit-il.

Bolan saisit la blonde par le bras et l'entraîna de nouveau dans la chambre. L'autre fille, une rousse, se tenait près des restes sanglants de Flash Gordon. Elle avait enfilé un jean, pas plus.

Bolan obligea la blonde à faire un détour et la poussa vers la salle de bains.

— Prenez une douche froide, suggéra-t-il.

La rouquine le fixa d'un regard calme.

— Pourquoi fallait-il leur faire ça ? demanda-t-elle comme si elle s'inquiétait de l'heure.

Bolan se demanda brièvement si elle n'était pas droguée, puis se rendit compte qu'elle ne l'était pas.

Un espoir peut-être.

Il haussa les épaules avant de lui répondre.

— C'est dur la guerre. Je cherche Lupo.

— Je sais. J'ai tout entendu. Vous n'avez pas de chance, ils ne connaissaient pas Lupo.

— Et vous ?

Elle secoua la tête.

— Je ne suis rien. Bien sûr, je travaille pour lui, mais ça ne veut rien dire. Je n'en sais pas plus que ces pauvres types. Y a des niveaux, notre niveau est le plus bas. Je ne sais combien de niveaux se trouvent entre nous et Lupo. C'est clair ?

— C’est surtout faux. Je n’ai jamais encore descendu une femme. Mais je pourrais commencer.

Elle le scruta longuement. Ce qu’elle vit lui fit prendre une sage décision.

— Eh merde, ça ne vaut pas le coup, fit-elle en soupirant.

Elle s’éloigna du cadavre à ses pieds et laissa des traces sanguinolentes derrière elle. Elle se mit à genoux et fouilla sous le matelas.

Lorsqu’elle se releva elle tenait un petit carnet en cuir à la main qu’elle tendit à Bolan.

— Si ça ne vous suffit pas, tirez donc. C’est peu mais c’est tout ce que nous avions.

Bolan ouvrit le carnet, feuilleta rapidement les pages puis repartit dans le salon où il dit à Ripper Dan :

— Eureka ! On se casse.

Sans un mot Aliotto se dirigea vers la porte.

La rouquine passa dans le salon lorsqu’ils partaient.

— Vous êtes vraiment un fumier ! lança-t-elle à Bolan.

Il se retourna près de la porte.

— Je fais de mon mieux, dit-il.

Puis il ferma doucement la porte, en ayant assez du niveau le plus bas.

CHAPITRE XII

Il était quinze heures lorsque Ripper Dan déposa son passager sur la périphérie est du Lincoln Memorial.

Le grand moustachu en costume bleu-ciel s'éloigna immédiatement, se dirigeant vers les arbres qui entouraient Reflecting Pool.

Il était attendu à l'ombre des arbres par un homme trapu qui se tenait debout en équilibre sur une paire de béquilles.

Cette rencontre avec Harold Brognola avait été prévue au cours de la matinée.

— Qui comptez-vous berner avec ce déguisement ? lui demanda d'emblée l'agent du Justice Department.

Bolan sourit avec ironie.

— Moi sans doute.

— Vous tournez cette ville sens dessus dessous, commenta Brognola avec une pointe d'amertume. J'aimerais bien que vous vous teniez un peu plus à carreau. On pense plus à vous qu'aux autres dans certains milieux.

C'était une inquiétude que Bolan partageait.

— Oui, mais ça commence à payer.

Il prit une feuille de papier dans sa poche et la tendit à l'agent.

— Ne lisez pas maintenant, je n'ai qu'un instant. C'est une charte de l'Organisation à Washington, une espèce d'échelle. Malheureusement je n'ai pu inscrire que les noms des premiers niveaux et je n'aimerais pas vous dire ce qu'il m'a fallu faire pour y parvenir.

— Vous cherchez les autres, je pense.

— Eh oui, soupira Bolan.

— Depuis midi je reçois coup de fil sur coup de fil de gens très inquiets et très gênés. Votre œuvre, je suppose.

— Peut-être. Qui sont ces gens ?

— Je ne les citerai pas mais il y a parmi eux des congressistes, des fonctionnaires du Congrès et de l'Administration et un cadre du personnel de la Maison Blanche. Ils racontent tous une histoire semblable. Une jeune femme du bureau de Harmon Keel les avait dupés, compromis, puis fait chanter. Tous insistaient pour me parler

personnellement et tous suggéraient une rencontre secrète du groupe dans son ensemble pour discuter et trouver un moyen d'exposer le complot par lequel ils avaient été compromis.

— Vous avez organisé cette rencontre ?

— Evidemment. Ce soir à vingt heures. Vous étiez au courant, hein ?

— Oui. N'en parlez pas tout de même. Il y a du pourri chez vous aussi.

— Sans blague ? ironisa Brognola. Je marche sur des œufs, bouche cousue. Au fait, désormais je marche avec vous, même si je dois donner ma démission et le faire en simple citoyen.

Bolan lui sourit.

— N'en faites rien. Quant à marcher, comment va la jambe ?

Brognola avait reçu une balle perdue à Las Vegas tandis qu'il essayait de coincer Bolan sur ordre gouvernemental.

Il sourit à son tour.

— Ça va. Je me débarrasse des béquilles dans quelques jours.

Le sujet le gênait, il détourna les yeux, fixa Reflecting Pool, gronda :

— Dites, j'avais perdu les pédales à Vegas. On appelle ça *dementia bureaucratis*.

Bolan rit brièvement.

— N'y pensez plus, c'est oublié depuis longtemps. Que pouvez-vous me dire sur un truand sans importance du nom de Smiling Jack Vitale ?

L'agent fédéral le fixa brusquement.

— Vitale, c'est le nom qu'on me dit depuis midi. C'est le nom de la jeune femme.

— C'est la veuve de Smiling Jack. Je dois savoir depuis combien de temps elle fait partie du personnel de Harmon Keel, comment elle a été engagée, tous les détails.

— La veuve, vous dites ? Alors il est mort.

Bolan acquiesça.

— Il était avec la famille de Boston. Apparemment il s'est retrouvé au milieu d'une dispute de factions et il s'est fait descendre. Mais quelque chose ne cadre pas. Je dois tout savoir sur lui.

— Bon, je m'en occuperai.

— Discrètement.

— Evidemment. Comment vous renseigner ?

— Je téléphonerai.
Brognola se frotta le nez.
— OK. Mais ça devient épineux. Je n'ai plus confiance en mon propre téléphone.
— Tant mieux. J'ai entendu des rumeurs au sujet d'un gigantesque standard d'écoute électronique.
— Electronique ?
— Oui, gronda Bolan. C'est très au point. Et je n'arrête pas de me trouver face à face avec des anciens de la C.I.A. Ce type, Lupo, a rassemblé une drôle d'équipe.
— Aucune idée de qui ça peut être ?
Bolan secoua la tête.
— Pas encore mais je me rapproche. Vous connaissez un pays qui s'appelle Costa Brava ?
Brognola se caressa pensivement le menton.
— Il me semble. Attendez, une de ces petites républiques sud-américaines.
— Ce serait plutôt une municipalité, dit Bolan. C'était d'abord deux petites îles dans les Caraïbes, une propriété privée. Grâce à des intrigues plutôt mystérieuses sur le plan international, ces îles sont devenues une nation constitutionnelle.
Bolan sourit ironiquement puis ajouta :
— Avec une population de cent-vingt. Mais les Nations-Unies l'ont reconnue provisoirement et elle a une mission diplomatique à Washington même, dans l'allée des Ambassades. Vous vous rendez compte ?
L'agent du Justice Department renifla avec dédain.
— A ce stade ça ne m'étonne plus. Quel rapport avec Lupo ?
— Je ne le sais pas encore. Mais ce serait une belle situation pour le Milieu, non ? Imaginez. Une nation de *mafiosi* à moins d'une heure de vol de Miami. Un sanctuaire politique, l'immunité diplomatique, la possibilité de remettre en circulation les dollars illégaux.
Brognola poussa doucement un juron.
— Et un centre pour les retraités de la Mafia. Oui, ça me paraît de plus en plus vraisemblable. Depuis un certain temps on circule beaucoup vers les Caraïbes. Quel rapport avec ceux d'ici.
— L'immunité diplomatique sans doute. Leur ambassade se trouve dans l'allée – petite mais efficace – une couverture

extraordinaire non ?

— Vous pensez y trouver Lupo ?

— Non, pas là. Ce n’est qu’un niveau de plus mais bien placé sur un plan stratégique. Je vais y faire une descente ce soir.

Brognola sourit amèrement.

— Vous ne reconnaissez pas l’immunité diplomatique, je vois.

— Dans la jungle il n’y a aucune immunité, déclara doucement l’Exécuteur.

— Oui… eh bien, à bientôt, Pointer. Servez-vous de cet ancien nom de code pour vous identifier lors d’un contact. Et brouillez bien, vous connaissez la routine.

Ils se donnèrent une poignée de main, et le grand homme s’éloigna d’un pas rapide.

La rencontre n’avait duré que deux minutes.

CHAPITRE XIII

Les activités de l'Exécuteur prirent une nouvelle ampleur après la rencontre avec Brognola en début d'après-midi. Une série d'assassinats bien préparés ébranla la communauté diplomatique, terrifia les forces de police.

Le premier coup se fit dans un bel appartement situé près de l'allée des Ambassades; il s'agissait du domicile d'une certaine Jaffie Little, une jeune femme du Tout-Washington qui rendait certains services.

Au dire de l'officier de police qui se rendit sur place : « Bolan obligea Miss Little à ouvrir son coffre, épouvanta sa femme de ménage et tua deux gardes du corps dont la jeune femme s'était entourée. »

Plus tard Bolan dit à Brognola :

— Vous pouvez emplir une nouvelle case sur la charte avec le nom de Jaffie Little. Elle procurait des stupéfiants et des filles pour la communauté diplomatique. J'ai eu l'impression qu'il existe aussi une opération semblable au sein des Nations-Unies. Vous pouvez rayer la case aussitôt, Jaffie Little ne travaillera plus. Et prévenez New York, son correspondant s'appelle Trudy Hamilton.

En quittant l'appartement de Miss Little, Bolan se rendit à Georgetown dans un gymnase luxueux.

— Un fou sanguinaire, dit un policier. C'était un carnage indescriptible.

— Ce n'était pas un attentat contre la Mafia, expliqua un agent du F.B.I. Bolan a perdu les pédales, il a descendu des civils innocents. Ses supporters ne pourront jamais justifier cet acte. Il a abattu de sang-froid dans un sauna quatre citoyens de bonne réputation et encore six dans une salle de repos. Les six derniers ont été expédiés dans la piscine après avoir été assassinés. Ces dix hommes étaient de grands avocats, des hommes politiques importants. Aucun n'était armé. Ce soi-disant héros les a supprimés froidement puis il a pillé le gymnase.

Mais lorsque Bolan fit son rapport à Brognola, il lui dit :

— Le gymnase de Georgetown était un lieu de rendez-vous pour les associés de Lupo. C'est là qu'ils organisaient leurs opérations. Et

j'ai découvert que chaque membre du club fait partie du cercle intime, qu'il peut aller jusqu'au sommet de l'échelle. Mais il faudra en oublier dix. J'ai également appris qu'ils ne sont plus qu'à quelques heures de tenter le gros coup. Les choses vont plus mal que je ne l'imaginais; Lupo a mainmise sur la nation, bientôt il refermera le poing. Je fais de mon mieux pour l'endiguer mais c'est dur, c'est sanglant, c'est un véritable abattoir. J'ai besoin d'assistance. Prévenez les gros pontes. Dites-leur qu'il s'agit d'un véritable coup d'Etat. J'envoie tous les documents que j'ai réussi à saisir par messager. Prenez soin de cet homme, Hal, il s'appelle Aliotto et il aura besoin de votre protection s'il doit survivre.

Une vingtaine de minutes après l'attaque à Georgetown, un homme seul en complet bleu entra à Federal Triangle et abattit tranquillement deux fonctionnaires de petite envergure puis repartit, abandonnant derrière lui une médaille de tireur d'élite.

Dix minutes plus tard le même homme fit une descente dans l'immeuble du Supreme Court, exécuta un haut fonctionnaire, pilla un bureau et s'échappa malgré la poursuite d'une douzaine de *marshals*.

Ces descentes se poursuivirent jusqu'à dix-sept heures partout à travers la capitale en des points précis.

Un porte-parole des forces de police réunies annonça qu'on remaniait l'organisation anti-Bolan et qu'un fonctionnaire du Trésor, Jim Williams, en assumait le commandement.

A dix-huit heures, un journaliste d'une chaîne de télévision expliqua qu'on n'avait jamais vu une telle coopération entre les forces de l'ordre et que l'on tremblait jusqu'à la Maison Blanche. Mais il dit aussi qu'on arrêterait Bolan avant le lendemain.

— Mack Bolan, poursuivit le journaliste, n'est qu'un homme; ni plus, ni moins. Comme tous les héros du peuple, il finit par se dévoiler et la vérité est triste à voir. Car aucun homme ne possède l'autorité pour décider de la vie ou de la mort d'autrui. On dira ce que l'on voudra du système de justice aux Etats-Unis mais Mack Bolan n'est qu'un mythe dénoncé, et le public s'en désolera.

En revanche, Bolan écrivit dans son journal intime : « Je ne recherche pas la popularité. J'ai tué beaucoup de gens aujourd'hui, et cela ne me procure aucun plaisir. Mais je n'en conçois pas plus d'amertume car chacun de ces hommes était de la pire espèce et ne

méritait pas un meilleur sort. La bataille ne fait que commencer et il me reste encore à trouver Lupo. »

On parlait énormément de ces recherches dans un autre coin à Washington. Dans la cave de l'hôtel particulier d'IMAGE, le directeur de cette organisation écoutait les rapports de ses sous-officiers.

— Je te dis que ce type est devenu fou, annonça Raymond LaCurza. Partout il laisse derrière lui un charnier en s'écriant « Je veux Lupo ! » Il t'en veut, il tient à t'avoir. Il a déjà descendu la moitié de nos hommes; on ne peut plus le laisser continuer.

— Que suggères-tu, Raymond ? demanda tranquillement Lupo.

— J'ai pas la moindre idée, avoua son bras droit.

— Tu m'étonnes, ironisa l'autre. Tu es incapable de retrouver Claudia ! Elle ameute la ville entière, et toi, tu ne peux même pas la retrouver !

— Elle ne reste jamais assez longtemps dans un endroit, fit LaCurza. C'est pas une conne, Jack. Je te dis...

— Tu me dis que des conneries, gronda Lupo.

Il désigna violemment du doigt un homme à l'aspect de jeune vieillard qui portait une chemise froissée et arborait l'expression d'un savant distrait.

— Le professeur me dit qu'elle a prévenu quatorze types parmi nos cibles. Elle leur a tout dit. Ces types ont prévenu ce type du Justice Department, Hal Brognola. Ils se concertent, Raymond, ils s'entretiennent. Et tout ça à cause de notre petite Claudia. Je t'ai pourtant dit de la retrouver !

Le bras droit se leva et marmonna une réponse à peine audible.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai dit, laisse-les parler. On les tient par la peau des couilles de toute façon.

— Mais on commence à lâcher prise, commenta un autre homme. Brognola est un salopard, on ne peut rien contre lui.

— C'est vrai, c'est ennuyeux, avoua LaCurza.

— Exactement ! cracha Lupo.

Le visage normalement si aimable était maussade.

— Donnez-moi des idées, fit-il.

— Prenez du recul, suggéra l'homme au regard distrait. Nous avons perdu le contrôle de la situation. Si vous preniez Bolan dans les cinq minutes qui suivent, nous serions en mauvaise posture malgré tout. Je vous dis de prendre du recul. Patientez. Rien n'est

changé en fait. La plupart de nos hommes étaient devenus inutiles. Nous possédons toujours notre pouvoir. La seule issue qui reste à définir c'est : quand faudra-t-il l'exercer ?

— Ce n'est pas si simple, professeur, dit Lupo. Il faut prendre en compte les réalités politiques. Le premier tour de scrutin est déjà proche.

— Et alors… Je maintiens ce que j'ai dit.

— D'accord, c'est une possibilité, admit Lupo. Y en a-t-il d'autres ?

— Moi, je suis d'accord avec le professeur, dit LaCurza. Nous avons tout fait en finesse pour le moment, il n'y a rien à gagner en jouant au bulldozer, étant donné le grabuge qu'a fait Bolan.

— Moi, je n'ai jamais vu agir de la sorte, dit un autre. Comme une tronçonneuse. Ce type nous a fait plus de tort que toutes les forces de police depuis toujours.

— C'est un fumier, en effet, lança LaCurza.

Il fixa son patron.

— Une chose que le professeur ne comprend pas, c'est que nos hommes tués étaient notre muscle. Il ne nous en reste presque plus. Et ce qui reste ne nous sera d'aucune utilité en cas de coup dur.

— C'est exact, soupira Lupo. Ce Bolan est un… un…

— C'est un phénomène, dit le professeur.

Lupo se tourna vers le cerveau de son organisation, le fixa un long moment.

— Comment neutraliser un phénomène, professeur ?

L'homme lui sourit.

— On ne peut pas neutraliser l'énergie à l'état pur, ni la détruire. On peut la transformer, ou l'absorber.

— Traduisez.

— Combien d'hommes sont morts en essayant de tuer Mack Bolan ?

— Trop, lança LaCurza.

— Précisément, fit le professeur. Alors pourquoi opposer une énergie à une autre ? Il est évident que Bolan est plus fort que les forces qu'on lui oppose.

— Alors ? gronda Lupo.

— Absorbez-le.

— Attendez, fit lentement Lupo.

Le professeur sourit et acquiesça.

— Réfléchissez-y un instant.

— Vous ne voulez pas dire qu'il faut l'acheter, dit LaCurza. On a déjà essayé sans résultats.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Assimilez-le à notre Organisation comme nous l'avons fait avec d'autres. Une assimilation d'apparence.

Lupo commençait à sourire. Il alluma une cigarette puis envoya un nuage de fumée vers le plafond.

— Eh bien, je n'en reviens pas, dit-il finalement.

— De quoi parle-t-il ? grommela LaCurza.

Lupo était radieux.

— D'une assimilation apparente, expliqua-t-il.

Lupo souriait de plus en plus, le visage épanoui.

— On va lui rendre la vie si difficile qu'il quittera le pays en poussant des hurlements, la queue entre les jambes.

— Mais de quoi parles-tu ? demanda LaCurza.

— Je crois qu'il fait allusion à Faces (Visages) Tarazini, annonça doucement le professeur.

— Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? demanda un autre homme qui se tenait aussi à la table de conférence.

Enfin LaCurza se mit à sourire aussi. Il se mit à rire.

— Eh ben, merde. Pourquoi personne n'y a pensé avant ?

— Parce Qu'on n'en avait pas encore éprouvé le besoin, je pense, dit Lupo. A Quelle heure est cette conférence, professeur ? Avec ce con de Brognola ?

— A vingt heures.

— Bien, fit Lupo en brandissant le doigt. Téléphonez à New York; où qu'il se trouve, je veux que Faces soit ici à vingt heures. Même s'il se trouve à Istanbul ou dans l'Antarctique, il faut qu'il soit ici à vingt heures. Commanditez un avion militaire au besoin mais amenez-le moi.

Le professeur se leva rapidement.

— Vous l'aurez, dit-il.

— Quel rapport avec Bolan ? demanda celui qui n'avait toujours pas compris.

— Tarazini était comédien autrefois, lui dit le professeur en partant comme si cette explication clarifiait toute la situation.

Lupo se mit à rire et agita les bras au-dessus de la tête.

— Nom de Dieu, je me demande bien comment je trouve de si bonnes idées. Imaginez donc la tête de ce con lorsqu'il sera dans la merde jusqu'au cou ! Il croit avoir la vie dure, hein ? Il croit que les flics lui en veulent d'avoir buté quelques mecs du Milieu ? Nom de Dieu !

— Ouais, c'est vraiment formidable, lança LaCurza en gloussant.

— Je ne comprends toujours rien, fit le troisième.

— Mais Bolan comprendra ! hurla Lupo en s'esclaffant. Hé, Raymond, dis. Ça ne te botterait pas de voir la gueule du mec lorsqu'il réalisera qu'il s'est fait absorber ?

— Mais expliquez-moi, fit le troisième d'une voix maussade.

Lupo ne se sentait plus, il n'avait aucune envie de fournir des explications.

— Dis, Raymond, et si Bolan décidait de buter le Président ?

— C'en serait trop, hurla LaCurza.

— Eh bien, on pourrait bien le lui faire faire, dit Lupo, sérieux tout à coup. Oui, oui, ce serait peut-être une bonne idée.

L'avenir de Washington prenait une nouvelle tournure.

CHAPITRE XIV

Bolan s’était posé une question lors de son séjour à Boston et il commençait seulement à entrevoir la réponse.

Partout, depuis tous les temps, on demandait *pourquoi*. N’importe quel enfant demandait à ses parents, pourquoi le ciel est-il bleu ? Pourquoi fait-il nuit ? Pourquoi pleut-il ?

L’Exécuteur s’était demandé pourquoi.

New York était le centre financier des Etats-Unis, peut-être du monde entier. Pourtant Bolan n’y avait pas découvert de complot pour dominer le monde financier mais *la Cosa di tutte cose* " le contrôle politique.

Pourquoi ?

Las Vegas était l’énorme centre de jeu du continent américain. Mais il n’y avait pas découvert un complot pour dominer tous les casinos du monde. Il s’était aperçu que tout l’argent noir servait à acheter des faveurs politiques à l’intérieur de la nation ainsi qu’à l’extérieur.

Pourquoi ? Des ambitions politiques à Las Vegas, le plus gros tripot du monde occidental ?

Aux Caraïbes il avait découvert un paradis prêt à recevoir l’industrie touristique, mais les dollars des *mafiosi* se trouvaient déviés vers l’établissement d’une base politique.

Pourquoi faire de la politique dans un paradis tropical ?

Pourquoi la politique était-elle si attrayante ?

C’était agréable d’avoir une base neutre, certes, mais ces hommes se délestaient-ils de leurs dollars pour un peu d’agrément ?

Non, pas du tout. Bolan l’avait compris bien avant Boston.

Il avait vu ce qui se passait lorsque l’homme d’affaires, l’homme politique et le criminel se confondaient; il l’avait constaté à Chicago.

Mais il lui avait fallu Boston pour comprendre l’ampleur de l’insidieux complot. New York était le centre financier, Las Vegas le centre de jeu, Washington le centre politique… Qu’était donc Boston ?

Pourquoi cette ville avait-elle une telle importance ? Pourquoi y intriguait-on pour le pouvoir suprême ?

A présent, à Washington, la réponse venait.

Pourquoi pas ?

C'était paradoxal; pourquoi ne pas se saisir du pouvoir dans son ensemble.

Ils avaient l'argent.

Ils avaient les hommes nécessaires.

Ils avaient la puissance.

Alors… pourquoi ne pas tout prendre ? Pourquoi se contenter de faveurs politiques et d'agrément ?

Le pays était bon à prendre !

Pourquoi compter avec des hommes politiques qui pouvaient disparaître du jour au lendemain ?

Pourquoi financer un politicien lorsqu'on pouvait le devenir soi-même.

Le vote, bien sûr.

Que les innocents votent.

Pourquoi pas ?

Tous les candidats feraient parti de la machination.

Donc le *pourquoi* était devenu un *pourquoi pas*.

Boston était importante parce qu'elle n'avait aucune importance, aussi parce que tout y avait commencé.

Et le grand cerveau était un Bostonien.

Il s'appelait Lupo… Quel était son vrai nom ?

Harmon Keel était de Boston.

Ainsi que Claudia Vitale.

La vieille ville revêtait une certaine importance parce qu'elle n'en avait aucune, sinon un certain prestige dans divers milieux. Les Etats-Unis y étaient nés en quelque sorte. Les grandes familles de l'aristocratie américaine en étaient originaires.

Bolan pensait avoir trouvé l'identité de Lupo.

Mais il se rendait aussi compte que Lupo n'était pas la seule cible à abattre à Washington. L'autre cible serait un homme bien, un homme prestigieux, issu d'une grande famille, un homme politique respecté.

L'Exécuteur devrait trouver Lupo, bien entendu.

Ensuite il lui faudrait dénicher l'homme derrière Lupo, celui que l'on programmait pour être le futur président des Etats-Unis.

CHAPITRE XV

Comme convenu, Bolan retrouva Claudia Vitale devant la Library of Congress, il lui prit la main et, comme des amoureux, ils se dirigèrent lentement vers la célèbre fontaine, la Cour de Neptune. Il la fit s'asseoir puis lui parla à voix basse. Mais il n'était pas question d'amour.

— J'ai appris que vous avez réussi à organiser la rencontre, dit Bolan.

— Oui. La plupart viendront.

— Vous aussi, Claudia ?

— Bien sûr; j'y serai.

— Vous aurez du pain sur la planche, il faut les convaincre. Il faut résister ou se laisser manger. Il n'existe aucun arrangement possible avec l'ennemi; c'est quitte ou double, tout ou rien. Essayons de ne rien leur laisser. Dites-le à vos caves.

— Je le leur dirai.

— Ce sera la dernière occasion de le faire.

Elle frissonna.

— C'est terrifiant, dit comme ça.

— Si vous croyez que c'est terrifiant maintenant, attendez un peu que les anthropophages soient au pouvoir. Ils nous avaleront tous.

— Je sais. Mais c'est difficile de l'imaginer. Vous savez, c'est parfois plus facile de se laisser aller en espérant que les choses s'arrangeront toutes seules.

— Claudia…, fit Bolan.

— Oui ?

— C'est une question stupide, mais… comment… enfin comment une fille bien comme vous a-t-elle pu ?…

Elle rit doucement.

— Ce n'est pas une question stupide, disons que c'est banal; comme ce qui m'est arrivé. Je ne sais pas véritablement comment je me suis laissée entraîner si loin. D'abord il y a eu Jack, puis…

— Votre mari ?

Elle acquiesça.

— Oui. C'était une ordure, sans doute. Je ne m'en étais pas aperçue à l'époque. Oh… j'étais très jeune, très passionnée. Je faisais

Science Politique. Jack était plus âgé; il avait de la maturité, du charme. Cela s'est passé lors de la campagne électorale de Harmon Keel, je faisais partie de ces étudiantes qui en ont plein les yeux des personnages politiques.

— Vous travailliez pour Harmon Keel lorsque vous avez fait la connaissance de Vitale ?

— Non, c'était lui qui travaillait pour Harmon Keel. Il prospectait les universités pour trouver des supporters et obtenir leur concours.

Elle sourit avec amertume.

— Je me suis laissée entraîner, embobiner; d'abord par Keel, ensuite par Jack. J'étais en dernière année. Harmon a été élu. J'ai reçu mon diplôme au printemps et en juin je suis devenue Mrs. Smiling Jack Vitale.

— Quand avez-vous compris ?

— Compris quoi ?

— Que vous aviez épousé la Mafia.

Elle fronça les sourcils en réfléchissant.

— Vous savez, je suis italienne. Je crois que je l'ai toujours su, tout en refusant de voir la réalité. Mais après notre voyage de noces lorsque je me suis mise à travailler pour Harmon Keel à temps complet…

— Où ça ?

— A Boston. Il y maintient un bureau permanent, et Jack en était le directeur. J'ai donc commencé à travailler pour Jack. Puis j'ai vu les dessous de table, les pots de vin, et j'ai compris. Il y avait aussi une suite sans fin de soirées, de rencontres avec des gangsters, des sommes colossales d'argent, un luxe incroyable. Le tout grâce au salaire d'un directeur de bureau politique ! J'ai été contrainte de reconnaître la réalité.

— Harmon Keel était au courant ?

Elle secoua la tête.

— Je suis sûre que non. Il ne sait toujours pas. C'est pour cela que je…

Elle s'arrêta.

— Allez-y.

Elle fit une petite grimace ironique.

— Je n'avais pas très envie de l'avouer mais… je l'aime beaucoup, ce vieux monsieur. Il est comme un grand-père pour moi. C'est un lien dont nous ne parlons jamais. C'est comme cela surtout depuis la

mort de Jack. Je crois sincèrement que Harmon Keel en mourrait s'il apprenait la vérité sur moi.

— Et Lupo s'est servi de votre sentiment ?

— Faut-il vraiment en parler ?

Bolan acquiesça.

— Oui.

— Il s'en est servi, évidemment, murmura Claudia. Sans arrêt. Après la… disparition de Jack… j'ai pris du galon. Du plus petit poste j'ai été rapidement promue à mon poste actuel à Washington. Au début je ne savais pas qu'on me manipulait.

— Cela a commencé dès la mort de votre mari ?

— Oui. Je me suis souvent demandé si on ne l'avait pas supprimé pour cette raison. Jack s'était compromis; on l'identifiait à la Mafia. Trop de Bostoniens le savaient. Il ne pouvait plus agir en toute liberté.

— Donc, à votre avis, le Milieu l'a fait disparaître pour se servir de vous à sa place.

— C'est possible, je ne sais pas.

— Et quand avez-vous dû plonger pour la première fois ?

Elle blêmit.

— Sous un drap, vous voulez dire ? N'en parlons pas, je vous en prie, Mack. Pas ensemble. Je le dirai à qui vous voudrez mais…

— OK, gronda Bolan. Mais j'essaie de rassembler tous les fragments de l'énigme.

— Cette portion de l'histoire n'a rien d'énigmatique, fit-elle à voix basse.

Puis, reprenant courage, elle poursuivit :

— Ça m'est arrivé sans que je m'en rende compte. Je ne savais même pas qu'on se servait de moi. J'étais veuve depuis deux ans et… je ne suis pas vieille, Mack.

Elle respira longuement pour réprimer un frisson.

— A mon insu on avait installé chez moi une caméra et un équipement sonore. Ils en ont eu pour leur argent… Disons que j'étais assez amoureuse du garçon en question et je pense qu'il l'était de moi.

Elle haussa délicatement, imperceptiblement, les épaules.

— Notre histoire a tourné au court. Peu après, Lupo est arrivé et on a commencé à me faire travailler souvent. Finalement je me laissais aller, je m'en moquais. Jusqu'à…

— Bon, j’ai compris, fit Bolan.
— Ce n’est pas joli.
— Non, mais c’est de plus en plus clair. Continuez.
Ils se quittèrent quelques instants plus tard. Claudia avait rendez-vous avec sa conscience, Bolan avait rendez-vous avec la mort.
Effectivement, les choses étaient de plus en plus claires.

Il était vingt heures. Tous les invités convoqués s’étaient rendus dans la modeste villa de Hal Brognola à Georgetown et se tenaient par petits groupes, tous un peu gênés, les yeux furtifs ou baissés.
Brognola entra avec Claudia Vitale qui faisait un effort sur elle-même pour rester calme et souriante. Sans préambule la conférence commença. Son but était de récupérer le destin de plusieurs politiciens menacés.
Claudia parla vingt minutes de suite, exposant avec brutalité le complot qui se préparait.
Puis Brognola ajouta son point de vue officiel, fit quelques recommandations puis rassura les victimes en disant qu’on pourrait éventuellement tout planifier.
On ne fit pas mention des détails scabreux des différentes histoires mais Brognola fit passer une feuille, demanda des signatures au bas d’un accord pour lutter contre le complot.
Onze personnes signèrent sans hésiter. Les trois autres demandèrent un temps de réflexion.
A 20 h 40 la conférence se termina.
Claudia Vitale resta assise, un verre de sherry à la main, tandis que Brognola raccompagnait ses invités sur le perron.
La nuit était noire, le ciel vide d’étoiles ou de lune, et personne ne remarqua la silhouette dans la pénombre avant qu’elle n’ait fait feu. Le groupe se tenait près de l’escalier extérieur sous le perron lorsqu’un grand homme en noir sortit de l’ombre.
Il lança sous le porche un objet en métal qui tinta contre la paroi.
— Mack ! s’écria Brognola. Que fais-tu ici ?
Puis il vit l’arme automatique que tenait l’homme, entendit la rafale qui gicla sur le groupe paniqué.
Deux invités dévalèrent les marches, fonçant vers l’obscurité. Une rafale les coupa en deux.
Harold Brognola, le visage en sang parce qu’il avait reçu un éclat de brique, esquiva jusqu’à l’intérieur de la maison, prit son revolver,

rendit le feu.

L’attaque s’arrêta comme elle avait commencé, d’un seul coup. Quatorze hommes gisaient sur le perron, sur les marches, sur le gazon. L’homme en noir avait disparu.

Deux sénateurs et un congressiste venaient de mourir devant la maison de Harold Brognola.

Un conseiller au Congrès et un haut fonctionnaire moururent avant d’arriver à l’hôpital.

Un politicien, un administrateur du F.B.I., trois clercs du Supreme Court et trois fonctionnaires de l’Administration reçurent des blessures plus ou moins graves.

Lorsque la dernière ambulance démarra, le visage un masque de sang séché, Brognola se tourna vers Claudia Vitale, qui arborait une expression d’horreur, et lui tendit une médaille de tireur d’élite.

— Je ne peux pas le croire, gémit-il d’une voix rauque. Je n’arrive pas à y croire.

A cet instant, l’homme du Justice Department aurait volontiers sacrifié ses jambes si on lui avait dit que l’assassin n’était pas Mack Bolan mais un ex-comédien qui s’appelait Faces Tarazini.

On « absorbait » Bolan.

Aussi, tandis que la police retournait encore le quartier près de la résidence de Brognola, la ville et la nation apprirent avec stupeur qu’aux environs de vingt-et-une heures, un homme, qui pourrait bien être Mack Bolan, a tiré une rafale à travers les baies vitrées de la Maison Blanche. Il n’y a pas eu de victimes, nous répétons, pas de victimes… »

Effectivement, on avait absorbé Mack Bolan.

CHAPITRE XVI

Tandis que la nouvelle faisait le tour de Washington, électrisant la population ainsi que la police et l'Administration, Mack Bolan lança son char de guerre sur Massachusetts Avenue, vira sur Waterside Drive, se rapprochant de Rock Creek Park. Il abandonna le véhicule un peu à l'ouest de l'allée des Ambassades, revenant à pied, une ombre obscure dans la pénombre sinistre.

L'Exécuteur était prêt. Il portait la célèbre combinaison noire qui lui collait au corps comme une seconde peau. Le Beretta était coincé sous son aisselle gauche. L'immense Auto-Mag était rangé dans un Holster sur sa ceinture. Il y avait aussi accroché quatre grenades. Un *stiletto* était sanglé à une cuisse et des chargeurs à l'autre.

L'Exécuteur allait faire la guerre.

La mission de Costa Brava avait élu domicile dans un petit hôtel particulier, encastré entre deux ambassades de moindre importance de Massachusetts Avenue. Les parcs de tous les hôtels s'étalaient jusqu'à Rock Creek Park. Bolan passa par derrière, escalada le mur, traversa une centaine de mètres de pelouse, se dirigea vers les garages.

Arrivé au pied du garage, il s'arrêta, l'oreille tendue. Quelqu'un était allongé sur le toit, respirait bruyamment, le nez bouché.

Il rebroussa chemin jusqu'au mur sur lequel il se hissa puis revint une fois de plus vers le garage, avançant centimètre par centimètre sur les genoux, en équilibre sur le mur.

Il monta sur le toit, grimpa sans bruit jusqu'au sommet, redescendit l'autre versant, le Beretta braqué sur l'homme.

— Ne bouge pas, ordonna-t-il en chuchotant.

L'homme s'arrêta de respirer, se retourna lentement. Il se passa vingt secondes interminables puis l'homme murmura :

— Ben, merde… Bolan ?

— Oui. Qui es-tu ?

L'homme commença à lentement grimper la pente à quatre pattes.

— Doucement, le prévint Bolan.

Il reconnaissait ce visage, il essayait de se rappeler les circonstances lorsque l'homme lui dit :

— Tu ne me connais pas mais on s'est déjà vus. J'suis pas prêt de l'oublier. Je conduisais hier soir quand on devait descendre la Vitale.

— Je vois.

— Ouais. Je m'appelle Vasquez. Bandolero Vasquez.

— Qu'est-ce que tu fais sur ce toit, Bandolero ?

— Tu ne me croirais pas.

— Voyons toujours.

— Ces fumiers ont voulu me supprimer.

— Quels fumiers ? fit Bolan en signalant à Vasquez de parler à voix basse s'il tenait à la vie.

— Je parle de Lupo, chuchota l'autre. Lui et ses hommes. J'ai compris parce qu'ils m'ont donné des indications à la con pour les retrouver. Ils allaient me balancer un pruneau.

Cela n'avait pas de sens.

— Mais pourquoi ? fit Bolan.

— Tu parles ! Je ne fais pas partie de l'Organisation, je ne suis pas leur frère de sang. Je suis les ordres qu'on me donne et je touche quatre cents dollars par semaine. Ils ont dû se dire qu'ils n'avaient plus besoin de moi depuis que Frank Matti est mort.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu te trouves ici.

— J'aime pas qu'on se foute de ma gueule, voilà pourquoi. Je pensais retrouver Lupo et lui dire deux mots. Et puis ils me doivent deux semaines de salaire.

— Continue.

— Je passais pas mal de temps avec Matti. Un conducteur en voit toujours plus que le simple soldat. Je l'ai souvent conduit ici.

— Ici ?

— Ouais, il doit y avoir un chemin ou quelque chose.

— Comment ça ?

— J'sais pas, moi, un tunnel, peut-être. Deux fois, je me souviens, j'ai entendu Matti se plaindre à cause d'un trou noir, dire qu'on devrait lui fournir un vélo. Aussi, il n'aimait pas qu'on le traite en domestique, le faisant entrer par l'entrée de service.

— Mais entrer où ?

— J'en sais rien, je te dis. Pas cette taule-ci en tout cas.

— Et tu l'as découvert, le tunnel ? demanda Bolan.

— Moi ? fit Bandolero d'une voix étonnée. Tu veux dire, y entrer et chercher ? Ça non. J'allais attendre ici qu'il se passe quelque chose.

— C'est toi, l'homme au fusil à canon scié, annonça Bolan.

— Ouais, je…

Une expression de terreur passa sur le visage de Vasquez.

— T'as une caméra dans la tête, ou quoi ?

— Où est ton fusil ?

— En bas.

— En bas, où ?

— Au bord du toit, dans la rigole d'évacuation.

— OK. Laisse-le et casse-toi. Monte de l'autre côté et repars à travers le parc. Ne traîne pas et ne te retourne pas. Et surtout, ne reviens pas.

— Dis, tu vas faire une descente ?

— A ton avis ?

— J'aimerais bien y aller avec toi. J'suis bon tireur avec mon engin.

Bolan y réfléchit rapidement. Il avait déjà trop joué avec la chance en faisant confiance d'abord à Claudia, ensuite à Ripper Dan.

— Merci, dit-il au petit gars. Mais je travaille seul.

Vasquez sembla se détendre avec ce refus.

— Je comprends, dit-il. T'as toujours eu du succès tout seul. Bon, écoute. Ça fait deux heures que j'suis planté là. Et j'ai toujours vu personne.

— C'est inhabituel ?

— Plutôt. Toutes les autres fois, y avait plein de monde partout. Alors un conseil. Fais gaffe ! Quand ils se planquent comme ça, ils préparent un mauvais coup.

— D'accord, merci, dit Bolan. Maintenant casse-toi.

Bandolero lui sourit largement puis chuchota :

— Salut. T'es un mec bien.

Puis il disparut.

Bolan resta en place pour donner le temps au petit homme de s'éloigner, il en profita aussi pour surveiller à son aise le terrain.

Un tunnel ?

Il se remémora le plan du quartier qu'il avait dessiné plus tôt, scruta chaque détail.

Il y avait trois grandes ambassades dans les environs immédiats, quelques instituts et quelques résidences privées. Ce tunnel, s'il existait, pouvait rallier un ou plusieurs de ces bâtiments. Il fallait être logique…

Bolan tourna son regard au nord-ouest et fixa le seul hôtel entièrement illuminé du quartier.

IMAGE, le groupe pour les minorités ethniques.

La Mafia était une minorité.

L'Exécuteur esquissa un sourire froid et cruel car il avait trouvé sa voie. Il vérifia ses armes puis se lança à l'attaque de la mission diplomatique de Costa Brava.

Harold Brognola était dans tous ses états mais il connaissait son devoir et il savait ce qui lui restait à faire.

Bolan ou non, quelqu'un avait tiré sur ses invités et se baladait toujours en liberté avec l'intention évidente de continuer le massacre. Bolan ou non, il fallait arrêter cet homme.

Prudemment, il installa dans une chambre Claudia Vitale, posta un US Marshal devant la porte puis décrocha son téléphone après avoir vérifié un numéro dans un petit annuaire rouge. Il appela Jim Williams, l'agent du Trésor qu'on avait désigné pour superviser l'effort concerté contre Bolan.

Williams était un vieil ami en qui il avait confiance, c'était un bon flic qui voyait son devoir avec réalisme.

Il attendit patiemment qu'on le passe d'une secrétaire à une autre puis il entendit l'homme sur lequel pesait toute la responsabilité de l'opération anti-Bolan.

— Je suis content que tu m'aies téléphoné, Hal, mais si ce n'est pas de la plus grande importance, raccroche. Je reçois des coups de fil hystériques de l'Administration et…

— Tu sais très bien pourquoi je téléphone, grinça Brognola en l'interrompant.

L'autre poussa un long soupir.

— OK, mais si tu t'attends à ce que je te dise que je t'avais prévenu, tu te trompes. Tu vas bien ?

— Juste une coupure. Jim, tu as besoin de mon aide.

— Tu me proposes tes services ?

— Oui.

— Alors amène-toi. J'allais te convoquer de toute façon. Tu crois que tu le connais assez bien, Bolan, non ? Tu sais comment il agit ?

Brognola soupira à son tour.

— Je le croyais.

— Bon, j'ai une place délicate pour toi. Viens.

Brognola raccrocha, descendit le couloir en boitant jusqu'au placard où étaient rangées ses béquilles. Il tendit la main mais fixa les deux objets avec haine et referma brutalement la porte. Il se redressa, respira à fond puis se dirigea d'un pas brusque vers l'entrée. Sans boiter.

Dès que sa voiture eut disparu, deux hommes au teint basané assommèrent l'US Marshal qui se tenait dans le jardin, derrière la maison, et le traînèrent dans des buissons.

Les deux hommes rejoignirent ensuite un troisième dans les ombres près de la maison, l'un d'eux lui demanda en chuchotant d'une voix rauque :

— Et si elle n'y était plus ?

— Elle y est, annonça le troisième. Le flic est parti seul, non ?

Les trois se dirigèrent vers l'entrée de service.

— Y a encore un ou deux gars avec elle. Débarrassez-vous-en comme vous voudrez mais pour l'amour de Dieu, ne tirez pas. Le quartier est déjà plein de flics.

— Et si elle résiste ?

— Cognez, mais pas trop fort. Raymond a insisté pour qu'on la ramène en bonne santé.

— Elle viendra, fit l'autre.

Apparemment, Lupo n'avait pas renoncé à son projet, ni dit son dernier mot.

CHAPITRE XVII

La maison s'élevait dans la nuit noire, illuminée faiblement par une lampe devant et une autre au-dessus de la porte de service à l'arrière.

Bolan aperçut la silhouette d'un homme assis sur une chaise sous l'ampoule. Il fixait d'un œil morne le minuscule écran d'un téléviseur portatif et sirotait un coca à petites gorgées.

L'Exécuteur s'approcha sans bruit par derrière, passa un bras sous le cou de l'homme, lui boucha le nez et la bouche de l'autre main, le souleva de la chaise.

Le garde mourut rapidement, silencieusement, tandis que Bolan remarquait son propre visage sur l'écran du Sony et entendit des phrases véhémentes à son sujet.

Le garde qui se tenait près de l'entrée principale se retourna en entendant Bolan descendre le couloir. Il se leva, les yeux exorbités, voulut pousser un cri d'alarme. Le Beretta toussa doucement et l'homme se rassit, un trou irrégulier dans le front.

Bolan le laissa pour examiner le rez-de-chaussée. Il trouva un bureau délabré et un cabinet en métal dans une petite pièce. Le premier tiroir du cabinet était muni d'une combinaison, Bolan fit sauter la serrure avec la lame du *stiletto*.

Il n'y avait qu'un dossier dans le tiroir mais celui-ci contenait plusieurs pages tapées. Il les parcourut rapidement du regard puis les rangea dans une poche.

Au niveau supérieur il n'y avait rien, pas un meuble !

C'est un front, se dit Bolan en se dirigeant vers la cave. Il y découvrit une multitude de cartons contenant de la terre tassée, un mélangeur pour faire du ciment et une grande poubelle pleine de sacs à ciment vides.

Des traces de terre et de ciment le menèrent jusqu'à la porte qu'il avait souhaité trouver.

Un trou noir, en effet.

Le tunnel était suffisamment grand pour que Bolan ne soit pas obligé de se courber en deux pour y entrer. Le faisceau de sa lampe de poche illumina des poutres de soutènement et des ampoules à

espace régulier mais dont les fils étaient encore à découvert. La voie était assez large pour permettre le passage de trois hommes de front et Bolan se demanda ce qu'on avait l'intention de transporter à travers ce chemin souterrain.

Effectivement, un vélo n'aurait pas été inutile.

Mais il trouverait probablement une situation délicate à l'autre bout.

Il éteignit la lampe, poursuivant son chemin dans le noir, une main rasant la paroi en terre. Il compta ses pas, tentant de se rendre compte des divers changements de direction. Il trouva enfin l'autre porte et comprit qu'il se tenait sous l'hôtel particulier du groupe IMAGE.

La porte était verrouillée. Il vit un interrupteur dans l'encadrement en acier de la porte. Il n'y toucha pas et se mit à l'œuvre avec le *stiletto*.

Quelques instants plus tard la porte bâillait sur ses gonds.

Bolan vit une petite pièce éclairée. Il attendit un instant que ses yeux s'habituent à la luminosité puis il passa dans la pièce suivante.

Celle-ci était rectangulaire, assez longue et à l'extrémité il y avait un équipement indéterminé.

Un homme plutôt jeune, vêtu d'un pantalon et d'une chemise de sport, un P.M. en bandoulière, était adossé contre le mur. Il tourna rapidement la tête et fixa Bolan, qui ne se trouvait qu'à quelques mètres de lui, d'un regard stupéfait.

Tandis qu'il essayait de réagir, Bolan le colla au mur, l'avant-bras dans le cou, lui assénant un énorme coup de genou dans le plexus solaire. L'homme s'immobilisa, perdit connaissance puis mourut.

Il y avait encore une porte sur laquelle il y avait marqué « Archives Films ». Bolan ouvrit puis traîna le cadavre à l'intérieur avant de refermer la porte.

C'était encore une toute petite pièce qui ne contenait que trois chaises, une table et une machine avec un petit écran. Mais sur le mur du fond il y avait une porte blindée avec un système de leviers et une roue.

Bolan trouva une série de clefs dans la poche du mort. Il examina la serrure pour voir s'il y avait un système d'alarme. N'en trouvant pas, il ouvrit la lourde porte.

C'était un grand coffre pour micro-films.

Tous les tiroirs étaient remplis de films hermétiquement protégés, un tiroir par lettre de l'alphabet. Il y devait y avoir des milliers de dossiers sur pellicule.

Bolan passa un moment à examiner l'index puis il prit certains dossiers qu'il rangea dans sa poche.

Ensuite il déposa le garde défunt dans le coffre, referma la porte et ajouta la clef à ses autres trouvailles.

Il retraversait la petite pièce lorsque la porte de celle-ci s'entrouvrit. Un homme passa la tête, une main sur la porte, l'autre sur le mur. Il comprit la situation mais son corps le trahit par sa lenteur. Il mourut sur place puis, les bras ballants, bascula jusqu'à terre.

— Nom de Dieu ! s'écria quelqu'un.

Bolan passa au-dessus du cadavre et vit un second type se retourner et repartir à toutes jambes vers le fond de la grande pièce.

Une balle de 9 mm le rattrapa à la hauteur de la nuque et il continua sa course visage au sol.

L'Exécuteur tenait ses deux armes, l'Auto-Mag à droite, le Beretta meurtrier à gauche. Il s'immobilisa pour écouter en silence.

Il n'y avait aucun bruit, aucun mouvement; rien n'indiquait la présence d'autrui.

Mais il se passait quelque chose près de l'équipement, des ombres sur le mur, des voix, des rires. Des gens qui se détendaient en s'amusant.

A l'autre extrémité de la pièce, il n'y avait rien, un mur blanc à une dizaine de mètres et une cage d'ascenseur.

Il se rapprocha du mort, rangea l'Auto-Mag, saisit un pied et tira l'homme dans la petite pièce auprès des autres.

Lorsqu'il en ressortait pour la seconde fois, il entendit arriver l'ascenseur. Il se plaça immédiatement dans l'ombre derrière la cage.

C'était un appareil lent, étudié pour charrier des objets lourds, du matériel. Mais il n'y avait que deux personnes à bord.

Bolan vit d'abord deux paires de jambes, celles d'un homme et celles, ravissantes, d'une femme. Il les reconnut instantanément.

Claudia Vitale et un homme.

Il la fixa lorsque l'ascenseur arriva en fin de course. Il la voyait de profil et elle se tenait légèrement voûtée, comme une personne épuisée, défaite.

Le type était tout le contraire. Il arborait une expression triomphante, hilare, content de lui.

Il sortit d'abord et fit une ridicule révérence pour se moquer de la jeune femme. Lorsqu'il se redressa, il se trouvait à moins d'un mètre de l'homme en noir.

— C'est ici, altesse, ironisa l'homme. Veuillez nous honorer de votre pré…

Il s'arrêta net. La lame du *stiletto* était entrée entre les deuxième et troisième cervicales, coupant la moelle épinière. Le type poussa un soupir puis s'affaissa devant la cage.

Claudia ne comprit pas tout de suite. Elle leva son regard morne du cadavre pour fixer l'homme qui se tenait dans l'ombre. Voyant la silhouette noire, elle fit « oh ! » et tomba dans les bras de Bolan.

Il lui caressa le dos en la rassurant puis il l'écarta et débarrassa le plancher du mort indésirable au cas où d'autres suivraient. Lorsqu'il eut fini, il l'attira dans l'ombre.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Oh, Mack, un homme est venu tirer sur tous les hommes chez Mr. Brognola. Il s'est fait passer pour vous. Ensuite ils ont attaqué la Maison Blanche, toujours pour faire croire que c'était vous.

Il se souvenait enfin des paroles sortant du petit Sony à l'autre bout du tunnel et il comprit tout.

— Ça n'explique pas votre présence ici ?

— Mr. Brognola a voulu participer aux recherches.

Elle enfonça des doigts tremblants dans son soutien-gorge et en extirpa un petit morceau de papier.

— Il a laissé ce numéro au cas où vous auriez téléphoné. Mack, ils ont monté un coup contre vous. Ils veulent vous faire passer pour un fou qui voudrait assassiner le Président. Et…

— Ça n'a pas d'importance pour le moment. Comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ?

— Ces hommes ont tué les Marshals chez M. Brognola. Ils m'ont obligée à les suivre.

— Quels hommes ?

— Il y en avait trois.

Il montra du doigt le tas dans l'ombre.

— Lui. Deux autres qui sont descendus d'abord.

Bolan savait lesquels, ils étaient à côté.

— Qu'y a-t-il en haut ? demanda-t-il.

— Un camp en armes, fit-elle sans hésiter. On dirait les préparatifs de débarquement.

Elle commençait à reprendre du poil de la bête.

— Vous n’êtes pas passé par là-haut ?

Il secoua la tête.

— Non, j’ai découvert une entrée privée. Décrivez-moi l’étage supérieur.

— Vous êtes venu chercher Lupo, non ?

— C’est exact.

— Il ne se trouve pas en haut. Il est en bas, ici. On m’emmenait jusqu’à lui.

L’Exécuteur se retourna pour fixer l’appareillage au bout de la pièce derrière lequel des bruits de voix s’élevaient. Il retroussa cruellement les lèvres puis dit à Claudia :

— Allons vous livrer.

CHAPITRE XVIII

Ils étaient installés sur l'un des plateaux de télévision dans le studio. Dans un coin, il y avait une caméra hors service, perchée sur un dolly.

Un microphone était suspendu au-dessus de leurs têtes au bout d'une perche fixe.

Lupo était assis sur une chaise, près d'une petite table sur laquelle il y avait une cafetière et un cendrier plein.

Raymond LaCurza partageait un petit canapé rigide avec un homme d'un certain âge.

Un homme, vêtu d'une combinaison de combat de nuit, pareille à celle de Bolan, se tenait sur un tabouret en bois en face de Lupo. Un P.M. de marque étrangère se trouvait sur le sol à ses pieds.

Les quatre personnages regardaient les actualités télévisées en riant, commentant les informations sur les activités gouvernementales contre Mack Bolan.

Bolan lui-même et Claudia se tenaient dans une petite cabine de contrôle, séparés des autres par l'obscurité de la cabine et un panneau de verre à l'épreuve du son.

— Vous reconnaissez l'homme en complet brun ? demanda l'Exécuteur à la veuve de Smiling Jack Vitale.

Elle avait le regard terne, ses lèvres étaient pâles, comprimées.

— Je le crois, oui. Il me semble qu'il s'appelle Carrico.

— Alors qu'est-ce qui vous ennuie ?

— L'homme assis sur le canapé. Le vieux. C'est Harmon Keel.

Bolan ne savait comment lui répondre. Finalement, il lui dit :

— Le monde nous réserve souvent des surprises désagréables, Claudia. Il faut savoir rouler avec les coups.

— J'imagine, oui.

Son menton tremblotait. Bolan imaginait aisément ce qui lui passait par la tête; les années qu'elle avait passées à se laisser trahir, berner, manœuvrer.

Elle s'était vouée corps et âme pour un vieux cannibale.

Bolan aurait donné cher pour lui épargner cette épreuve mais ce n'était pas possible.

— Regardez Carrico de près, lui dit-il. Observez ses gestes, la manière dont il commence ses phrases, la façon dont il semble tout le temps sourire. Oubliez son visage, regardez *l'homme*.

Elle aspira brusquement.

— Oh, mon Dieu !

— La chirurgie esthétique transforme les traits, lui expliqua-t-il doucement. Elle n'atteint pas le caractère d'un opéré.

Il fallait vraiment que cet homme soit une ordure car il avait imposé un réel supplice à cette jeune femme.

Bolan vit l'angoisse au fond de ses yeux; le mari qu'elle croyait mort depuis trois ans l'avait exploitée comme une esclave de harem.

Smiling Jack lui avait ravi son âme, il l'avait sacrifiée sur l'autel de son ambition criminelle.

— Donc Jack est Lupo, murmura-t-elle.

— Oui. Vous en voulez ?

Elle secoua la tête, hébétée.

— Alors je vais m'en charger.

— Laissez-moi le... le confronter d'abord.

— Ce serait dangereux. Il pourrait y avoir des coups de...

— Ça m'est égal. Je veux voir sa tête lorsqu'il saura que je sais qu'il est Jack. Je veux qu'il s'en rende compte.

Bolan accepta. Elle avait droit à cet acte.

— OK. Mais souvenez-vous que c'est un masque. L'homme lui-même est tapi sous la façade.

Elle fixa Bolan un moment puis elle lui sourit avec une espèce de profonde reconnaissance.

Elle posa doucement la main sur l'épaule de Bolan.

— C'est vrai ce que vous avez dit, fit-elle.

Puis elle partit confronter la façade du fumier.

Smiling Jack Lupo riait à gorge déployée en s'adressant à Faces Tarazini :

— Tu es formidable ! C'est la première fois qu'on arrive à ridiculiser ce salopard de...

Il s'arrêta net, coupant court à sa déclaration d'admiration, d'amour fraternel.

Claudia se tenait dans un cercle de lumière, sortie de nulle part, seule. Immobile, elle le fixait d'un regard morne.

Il s'adossa davantage, lui rendit son regard fixe.

— Eh bien, eh bien, lança-t-il d'une voix pleine de sarcasme. C'est Miss Grande-Gueule en personne, la super-pute dorée du Tout-Washington qui nous rend enfin visite.

Harmon Keel se leva du canapé, le visage congestionné, l'expression stupéfaite.

— Jack, fit-il. Vous ne m'aviez pas dit que…

— Du calme, *Congressman,* c'est aujourd'hui le jour J. Vous ne vous en rendez toujours pas compte ?

L'homme sur le tabouret s'était retourné. Il fixait la jeune femme d'un regard obscène.

— Alors, c'est elle ? demanda-t-il d'une voix remplie d'expectative.

Claudia se tourna vers lui pour l'observer.

— Je suis sa femme. Je suis Mrs. Lupo.

Lupo cligna des yeux, lança un coup d'œil à Keel, prit une cigarette.

— Je le savais, fit le congressiste. Je vous ai prévenu qu'elle finirait par vous reconnaître.

— Mrs. Lupo, annonça Claudia sur un ton coupant. La super-pute dorée du Tout-Washington. Où sont passées les traditions italiennes, Jack ? Le super-dévouement, le super-amour, l'affection et la protection ? Espèce d'ordure !

Lupo se leva d'un bond, brandit rageusement un doigt frémissant sous son nez.

— Sale pute ! s'écria-t-il. Espèce de salope surexcitée ! C'est toi qui a commencé avec ton Apollon de chambre, Tony Hawkins ! J'aurais dû te tuer à sa place…

Il s'arrêta, n'osant terminer la phrase incriminatrice. Il baissa les yeux, fixa sa cigarette.

— Tu as raison, Jack, fit doucement Claudia. Tu aurais dû me tuer mais à présent tu ne tueras plus jamais personne.

Elle tourna un regard peiné sur le vieillard.

— Ni vous non plus, Harmon.

Lupo s'affaissa de nouveau sur sa chaise et se mit à rire grassement. LaCurza en fit autant.

Keel se tassa sur le canapé en marmonnant :

— Je ne vois pas l'utilité de tout ceci. Pas maintenant, pour l'amour de Dieu.

A cet instant une voix d'outre-tombe aux accents de glace se fit entendre dans l'ombre.

— Ris bien, Lupo. C'est la dernière fois.

Le rire du Loup s'étrangla, il posa les mains sur la table comme s'il voulait y emprisonner quelque chose. Le temps peut-être. Il fixa l'ombre au-delà des lumières.

LaCurza se retourna, la main plongeant dans le veston.

Quelque chose toussa dans l'obscurité et le visage de LaCurza s'émietta, tombant en partie sur les genoux du *Congressman* Keel.

L'homme sur le tabouret s'était penché de côté, voulant saisir le P.M. sur le sol.

Un second homme en noir avança rapidement et lui asséna un grand coup sur la nuque avec un énorme pistolet argenté. Tarazini tomba par terre, inerte.

Smiling Jack Vitale était tapi, écrasé sur la chaise.

— Je ne suis pas armé ! Attendez, attendez !

Mais le monde avait déjà suffisamment attendu.

Le Beretta soupira une fois de plus, les dents du loup éclatèrent et le cerveau du jour J s'arrêta brusquement de fonctionner.

Claudia n'avait pas bougé. Pas plus qu'elle n'avait regardé la seconde mort de son mari. Ses yeux étaient rivés sur Harmon Keel.

Elle s'adressa à Bolan d'une voix dure et froide.

— Laissez-le moi. Je connais la meilleure solution pour les traîtres comme lui.

Bolan la comprit.

— Tu l'as entendue, lança-t-il au vieillard. Fous le camp !

Le congressiste se leva et partit d'un pas extrêmement rapide pour un homme de son âge; il courait presque vers l'ascenseur.

— Je vais aussi vous charger de son protégé, dit Bolan à Claudia.

— Quel protégé ?

— Je n'en sais rien, je ne le connais pas. Vous, vous le reconnaîtrez. Sans doute un futur candidat à la présidence.

Elle acquiesça.

— Un homme bien, oui. Un homme qui offrira la tranquillité à la place de l'effort. Oui, je m'en chargerai également.

Bolan hissa Faces Tarazini sur son épaule.

— Je vais avoir besoin de celui-ci. Il est assez bien maquillé, non ? Regardez les talons élévateurs. Dix centimètres, au bas mot.

— Mr. Brognola sera enchanté de faire sa connaissance.

Elle ramassa le P.M.

— Ainsi que cette arme. Maintenant… comment sortons-nous d'ici ?

Bolan lui sourit.

— On me suit.

Il abandonna derrière lui une série de bombes incendiaires et les flammes s'élevaient déjà lorsqu'il attira Claudia dans le trou noir du tunnel avant de refermer la porte.

Tarazini revenait à lui. Bolan le déposa puis le poussa devant lui. Il alluma la lampe de poche et dit à la jeune femme :

— Suivez l'homme en noir.

— Je vous suivrai n'importe où, fit-elle.

Bolan eut un mouvement de recul moral.

— Non, Claudia, ne suivez jamais personne. Vivez en liberté, suivez votre propre chemin.

Elle lui sourit.

— Comme vous ?

Il regarda devant lui au fond du tunnel noir qui l'avait mené jusqu'à la mort d'un complot et qui n'était plus qu'un boyau souterrain. Il esquissa un sourire, rit amèrement.

— C'est ça. Comme moi.

EPILOGUE

Claudia téléphona à Brognola au numéro qu'il lui avait laissé puis, en compagnie de Bolan, elle regarda d'une fenêtre de l'hôtel particulier de la mission diplomatique de Costa Brava les flammes qui s'élevaient dans le ciel au-dessus d'IMAGE.

Lorsque Brognola arriva, il venait comme simple citoyen. Il prit en charge l'imposteur qui avait tué six hommes devant son domicile puis il dit à Bolan :

— J'ai presque honte de vous avouer à quel point j'ai été inquiet.

— Ça va mieux maintenant ? demanda l'Exécuteur.

— Plutôt, oui.

Bolan lui tendit les papiers et les microfilms ainsi que les clefs du coffre-fort.

— Lorsque le feu sera éteint, creusez dans la cave, suggéra Bolan. Le coffre a été fait à l'épreuve de toutes les intempéries. Je crois que vous y découvrirez de quoi chambouler toute la capitale.

— Ainsi qu'un vieux congressiste, ajouta Claudia. Je me tiens à votre disposition pour signer une attestation, Mr. Brognola.

Il lui manquait le temps de les remercier convenablement, mais Brognola toussota et fit des gestes de gratitude. Puis il se retourna tandis que l'homme en noir et la jeune femme s'étreignaient brièvement.

— Vous trouverez une limousine dehors, expliqua l'agent du Justice Department. Une voiture munie de drapeaux diplomatiques. Vous reconnaîtrez aussi le chauffeur. Il a des vêtements pour vous. Ecoutez-le, il sait où vous emmener. Il n'y a qu'un chemin pour quitter la ville. Nous avons cerné Riappi et sa bande dans sa forteresse de campagne, donc il ne vous reste rien à faire dans le coin. Un bateau vous attend sur la rive du Potomac. Une autre voiture sera à votre disposition à Alexandria. Ripper sait tout ce qu'il faut.

— Merci, dit Bolan.

— Et c'est vous qui me remerciez… Dites, si seulement il y avait un moyen de vous montrer en public notre reconnaissance, je… Lorsque j'en parlerai au Président, je suis sûr qu'il voudra faire quelque chose, une dette de reconnaissance sur l'avenir…

— Pas question, fit Bolan en riant, je n'aime pas avoir les mains liées.

Brognola lui sourit, et ils échangèrent une poignée de main. Puis Bolan prit Claudia par les épaules pour l'embrasser longuement. Une seconde plus tard, il se trouvait dehors et se glissait sur la banquette arrière, derrière Ripper Dan Aliotto.

— On m'a dit que tu étais un bon conducteur, lança-t-il au chauffeur souriant.

— Dites-moi où vous voulez aller, Mr. Bolan.

Bolan poussa un soupir avant de répondre au petit homme :

— Sors-moi de cet enfer, Ripper.

Mais Bolan savait qu'on ne quittait jamais le brasier éternel, il n'y avait pas de sortie de secours.

Ils roulaient lentement sur Massachusetts Avenue. Bolan commença à enfiler les vêtements entreposés sur la banquette à ses côtés.

— Où est le front, Ripper ?

Leurs regards se croisèrent momentanément dans le rétroviseur.

— Le front est partout, annonça Ripper Dan. Et vous le savez.

Oui, Bolan le savait. Partout où irait l'Exécuteur, un front nouveau se dessinerait à l'horizon.

Bolan pensa à la ville de Washington et aux hommes qui essayaient malgré tout d'y faire régner l'ordre.

— Emmène-moi, Ripper.

— Où ?

— Au nouveau front.

— On y va déjà, je croyais que vous le saviez.

Bolan émit un petit rire, ferma les yeux et se détendit, s'affaissant contre le cuir du siège.

Oui, il le savait. Il l'avait toujours su.

Mack Bolan provoquait le front où il allait.

Les yeux cernés, les traits tirés par une insoutenable fatigue, Mack Bolan se cramponnait à la passerelle du cabin-cruiser qui descendait le Potomac. Il était vêtu d'un complet gris, d'un pardessus en poil de chameau; ces vêtements neufs, bien repassés, étaient insolites sur un homme qui paraissait au bord de l'épuisement. Seuls, ses yeux brillaient d'un éclat mystérieux sous le bord du feutre sombre.

— Mr. Bolan ?...

Ripper Dan s’était avancé pour murmurer son nom avec méfiance.

— Frankie, Ripper, Frankie…

— Oui, euh… Frankie. Je me disais que je ferais mieux de quitter la capitale. Définitivement, si vous voyez ce que je veux dire. Puis je n’ai pas trop intérêt à me montrer ailleurs non plus. Je dois me terrer quelque part, chez quelqu’un de sûr.

— Ça me paraît une bonne idée, Ripper, fit Bolan qui s’efforçait de ne pas bâiller.

Ripper Dan observa un instant Bolan, commença à dire quelque chose puis hésita.

— Dis toujours, Ripper, suggéra Bolan en fixant la rive du fleuve dans la brume matinale.

— D’accord, Mr. Bo… euh… Frankie. Après tout, au pire, vous me direz non. Voilà, moi je ne sais pas où vous avez l’intention d’aller, ni chez qui vous allez tomber. Oh, je sais que vous continuerez parce qu’il n’y a pas moyen de faire autrement. Mais vous devez vous reposer, du moins quelques jours, vous ne tenez plus debout. Moi, en revanche, je suis en pleine forme.

— Je ne vois pas…

— Attendez. Je n’ai pas peur de vous le dire, je vais aller me mettre au vert en Arizona, à Willcox. J’ai un copain d’enfance qui y possède un petit ranch. C’est pas loin de la frontière mexicaine. Il m’hébergera quelque temps puis je passerai le Rio Grande comme un *wet-back*.

— Un quoi ?

Ripper Dan se mit à rire doucement.

— Un *wet-back* est un Mexicain qui émigre aux Etats-Unis sans papiers. En principe pour y travailler. Toujours est-il que ces types traversent la rivière à la nage en pleine nuit pour éviter le contrôle. Ensuite ils se précipitent chez l’habitant, la chemise encore trempée, le dos plein de flotte; c’est pour ça qu’on les a surnommés « dos-mouillés ».

— Mais toi, tu feras ça en sens inverse.

Ripper Dan acquiesça.

— C’est ça. Le seul problème c’est que je dois arriver en Arizona et je ne sais pas très bien comment je vais m’y prendre.

— Brognola t’a donné du fric, non ?

— Bien sûr, mais c'est le moyen de transport qui m'inquiète. Même ébranlée, l'Organisation vous cherche. Les gares, les aéroports, les agences de location de voitures sont tous surveillés. C'est peut-être pour vous qu'on fait ça mais n'oubliez pas que Lupo m'avait fait rechercher pour la mise à mort. Ce n'est pas parce que vous l'avez liquidé qu'on ne m'en voudra plus. Dès qu'on m'aura repéré je serai bon pour un bain forcé avec des godasses en béton armé.

Bolan s'était retourné et observait le jeune Italien.

— Alors que me proposes-tu ?

— L'Organisation recherche deux hommes seuls, vous et moi. Mais on ne se dira jamais qu'on aura fait équipe pour calter…

— Continue.

— Alors voilà. Y'a une voiture qui vous attend, mais, à mon avis, vous n'êtes pas en état de prendre le volant. Moi, je m'en charge. Au volant je suis increvable, je me fais fort de vous faire traverser les Etats-Unis d'une seule traite pendant que vous roupillerez derrière. Je connais des petites routes, des chemins qui passent inaperçus. Une fois en Arizona, à Tucson par exemple, je vous remets la voiture et je file. C'est honnête, non ?

Le cabin-cruiser ralliait la rive et Bolan parvint à distinguer une Chevrolet beige rangée près de la rive.

Dormir, dormir quelques heures, se dit-il. Mais où pouvait-il se réfugier ? On ne cessait de parler de lui à la radio.

Il cligna des yeux, faisant un effort surhumain pour les garder ouverts.

— OK, Ripper, c'est une proposition honnête, finit-il par murmurer.

— C'est lui, j'en suis sûr, dit le chauffeur de la Lincoln à Domenico « The Risk » Meanni.

— Tu ne dis que des conneries, rétorque l'autre. T'es qu'une tante, tu vois des fantômes partout. Le gars dont tu parles s'est fait descendre à Washington par Bolan hier après-midi. Qu'est-ce qu'il foutrait dans la banlieue de Tucson aujourd'hui ?

— J'sais pas, moi, mais c'était Dan Aliotto, je le connaissais bien y a quelques années, on faisait des courses de stock-cars ensemble.

— Il était avec un gars.

— Oui.

— Comment était-il, l'autre ?

— Grand, brun, un feutre sur la tête mais il avait des yeux… Oh, nom de Dieu !

— Fonce ! grinça « The Risk », rattrape-les !

— Et si on téléphonait aux autres ?

— Si l'autre est celui auquel je pense, j'ai pas envie de partager la prime. Fonce, bon Dieu !

Intimidé par l'urgence de l'ordre que lui avait craché Meanni, le chauffeur écrasa l'accélérateur pour se lancer à la poursuite de la Chevrolet beige qui s'éloignait sur Route Number Ten.

Bolan s'était assis à l'avant près de Ripper Dan. Il regardait défiler le désert et voyait dans la distance les énormes rochers rouges qui semblaient jaillir verticalement de la plaine et qui avaient servi de fortins naturels aux Apaches du grand Cochise ainsi qu'aux renégats du terrifiant Geronimo. Un panneau indiquait Tombstone, évoquant le souvenir d'une célèbre fusillade de la fin du siècle précédent; l'OK Corral.

Bolan réprima un sourire ironique; l'Arizona avait bien changé depuis.

— On nous suit, fit Ripper Dan qui avait les yeux rivés au rétroviseur. C'est une Lincoln à un kilomètre derrière nous. Ne vous retournez pas maintenant. Y'a une petite route en terre d'ici un kilomètre qui part dans le désert vers une ancienne casse désaffectée.

Imperceptiblement il accéléra.

— Oui, c'est ça, ils nous suivent. Vous vous souvenez du gars qui prenait un café en même temps que nous ? Je ne me souviens plus de son nom, mais je m'étais bien dit qu'il me semblait familier. Je crois qu'il est conducteur pour la famille de Tucson; il a dû me reconnaître. J'suis désolé, Frankie.

— Ta casse, elle est bien retirée ?

— Au fond d'un *cañon* au milieu des rochers. Plus personne n'y va depuis une quinzaine d'années sauf pour faire des cartons sur les vieilles bagnoles abandonnées.

— Bon, vas-y. Mais ne fais pas la course. Je ne veux pas qu'ils se rendent compte qu'on les a repérés.

Lorsque la Lincoln avec « The Risk » Meanni et son chauffeur arrivèrent aux portails rouillés de la casse, Bolan les attendait de pied

ferme, ayant eu une bonne minute pour monter sa mise en scène. Ripper Dan se trouvait au centre d'un terre-plein, faisant semblant de fouiller sous le capot de la Chevrolet. Il était presque invisible tant il s'affairait dans le moteur; les deux Arizoniens seraient forcés d'aller jusqu'à lui, passant près de Bolan.

Il ne lui fallait qu'une seconde.

Prudemment, la grosse limousine s'immobilisa près de l'entrée, les deux portières s'ouvrirent en silence, les deux hommes mirent pied à terre puis avancèrent doucement en évitant les déchets métalliques dont le chemin était jonché. Tous deux avaient dégainé de gros revolvers noirs.

Bolan les observa. Toute leur attention était aux gestes de Ripper Dan et le regard qu'ils échangèrent ne laissa planer aucun doute sur leurs intentions.

Ça y est, ils étaient passés.

Bolan se dressa de derrière une épave déchiquetée et loba la dernière grenade à fragmentation sur la Lincoln. La petite bombe roula silencieusement sous la caisse de la voiture, soulevant à peine la poussière du sol.

Puis la voiture sembla s'élever lentement dans une explosion au bruit sourd qui se répercuta dans le cañon. Surpris, le chauffeur fit un bond et se retourna, les yeux écarquillés, juste à temps pour encaisser le 9 mm destructeur au centre du front. La balle passa à travers la tête de l'homme, lui arracha l'arrière du crâne dans une envolée d'os broyé et un nuage de cervelle liquéfiée. Sans hésiter, l'autre s'était jeté à plat ventre, l'arme tendue vers la Chevrolet, tirant deux coups rapides.

Bolan entendit à peine le cri douloureux de son ami. Il expédia une seconde balle qui fit un profond sillon dans la nuque de Meanni puis lui arracha les yeux. La main crispée du mort fit partir un dernier coup dérisoire.

Bolan partit au pas de course vers la Chevrolet Aliotto était allongé derrière la voiture, l'épaule en sang. Il réussit à lancer un pauvre sourire à Bolan et murmura :

— Willcox, Mr. Bolan... Willcox...

Puis il s'évanouit.

L'Exécuteur le hissa sur son épaule et l'installa à l'arrière de la Chevrolet.

Oui, Ripper Dan méritait bien un petit détour, il avait prouvé son courage et sa loyauté. Bolan ne l'oublierait pas.

Assis au volant, Bolan fit un bref arrêt près des cadavres et lança une médaille de tireur d'élite entre les morts.

Deux noms de plus qui s'ajoutaient à l'interminable liste que Mack Bolan avait écrite en lettres de sang.

En passant sous le portail, Bolan leva les yeux et vit le panneau écaillé qui semblait le narguer avec son « OK Junkyard ».

Peut-être l'Arizona n'avait-elle pas changé tant que ça.

Bolan accéléra.